

ROGER VITRAC

Dés-lyre

POÉSIES COMPLÈTES
PRÉSENTÉES ET ANNOTÉES
PAR HENRI BÉHAR

Nrf

Ce visage inconnu m'est devenu familier. Transposés par André Masson, Savinio, Chirico ou Derain, ce sont toujours les mêmes traits qui dominent cette figure aux lèvres sensuelles qu'un pli ironique tire sur la droite comme pour retenir quelque bon mot, la dernière histoire comique, l'événement quotidien que ce regard d'enfant, les yeux obstinément ouverts, aura longuement épié de l'observatoire banal mais privilégié qu'est la terrasse d'un café. Si parfois les cheveux se dressent, c'est autant d'étonnement que pour étonner. Règle d'or de l'esprit moderne prise chez Apollinaire par l'intermédiaire d'un vieux professeur de lycée pour le moins original, Vitrac fit profession de s'étonner de tout. De là naquit ce théâtre qui, dans son ensemble, nous apparaîtrait le plus purement surréaliste.

Il est vrai que Vitrac, qui avait été mêlé au cercle des amis de Breton depuis l'enterrement de Dada, demeura peu surréaliste puisque, cosignataire avec Éluard et Boiffard de la préface au premier numéro de La Révolution surréaliste, il fut le premier exclu du groupe, en 1925. Une année de surréalisme militant. Il est des années qui envahissent la vie. Vitrac se sentit longtemps exilé. Chassé du Paradis, il errait sans joie cherchant l'appui moral, la chaleur humaine dont il

avait besoin pour écrire. *Quelle que soit notre opinion, il faut lui reconnaître ce courage d'avoir clairement refusé d'engager la littérature sur la voie de la révolution sociale pour intellectuels.*

Frappé du péché originel, son oeuvre le fut aussi. Parus après son exclusion, Connaissance de la Mort, Cruautés de la Nuit, Humoristiques passèrent presque inaperçus, n'eût été leur publication partielle dans diverses revues, et je sais une librairie parisienne où l'on trouve encore Connaissance de la Mort en édition originale numérotée (tirage à mille exemplaires) au prix de l'époque.

Le temps de la justice est venu. Loin de moi la pensée de m'ériger en censeur des lettres et d'utiliser la célèbre échelle des valeurs; faire acte de justice, en la matière; consiste à livrer les documents à la connaissance de tous.

Ouvrons donc ce dossier des poésies complètes que Vitrac constitua peu de temps avant sa mort, l'intitulant Dés-lyre en un dernier calembour.

J'ai cru bon d'y adjoindre Le Faune noir, son premier recueil de vers; sacrifiant aux derniers feux du symbolisme, il révèle combien il connaissait « l'ancien jeu des vers » avant de s'en débarrasser (et de le retrouver sur la fin) pour répondre aux exigences de sa pensée. Au vrai, il n'en parla guère par la suite, mais plutôt que l'anathème jeté sur une oeuvre de jeunesse, il faut, je crois, voir dans ce silence la volonté indépendante de la plaquette qui s'en alla échouer sur les Quais où la découvrit un de ses amis.

Et cela est bien dans le caractère de ce Jacques le Fataliste. Jugeant que le dernier poème d'Humoristiques tournait court, il y ajouta une « Suite et Fin » publiée seulement maintenant. La Lanterne noire, recueil de poèmes en prose surréalistes écrits en 1925 et dédiés à André Breton, nous fournit une autre marque de son détachement. La rupture s'étant por-

\duite, il ne changea pas de dédicataire et rangea les poèmes dans ses cartons, attendant les pluies favorables.

J'ai intercalé, entre chaque recueil et toujours dans l'ordre chronologique, quelques pièces égarées ou publiées dans des revues désormais peu accessibles. On verra de la sorte que l'apport de Roger Vitrac aux lettres françaises, trop longtemps méconnu, n'est pas des moindres.

Il greffa sur l'esprit moderne (ce qui est actuel à toute époque) la notion essentielle d'« humoristique universelle ». Cela signifie qu'en tous temps, en tous lieux, dans les domaines de la veille comme dans ceux du rêve, l'esprit, valeur suprême de l'être, se dresse pour réduire par l'humour les incohérences de la vie, les rigidités du langage, dégageant chez le lecteur le sourire amer qui, plus que le rire, est universel. De l'autre côté du miroir, le pôle complémentaire de cette poétique est le lyrisme, baignant aux sources mystérieuses de la vie psychologique.

Qu'on ne s'attende pas à une poésie quotidienne, arrachant à la conversation des bribes esthétiques. Il s'agit ici d'une littérature au deuxième degré. Le sujet, point de départ de l'émotion poétique, existe toujours, mais la chaleur lyrique intervient de telle sorte qu'elle l'enrobe et par transmutation le dissimule. Ainsi les citations d'auteurs alchimiques qui précèdent La Lanterne noire prennent toute leur valeur. Certaines paroles d'Aragon pouvant le laisser supposer, je me demandais si Vitrac n'avait pas été Initié, bien qu'il n'y parût rien dans ses écrits, et que cela flit totalement contraire à son tempérament autant qu'à son comportement. Évidemment, personne n'en jurerait, sachant les règles qui pèsent toujours sur les alchimistes modernes. Point n'est besoin pourtant d'aller chercher dans l'ésotérisme la compréhension de Vitrac; son oeuvre est claire à

ceux qui lentement écoutent son patient message et, refont avec lui les « démarches d'un poème ».

Il n'y a pas deux interprétations possibles de son oeuvre, l'une qui considérerait seulement le théâtre ouvert à la vie, ironisant sur les travers bourgeois, l'autre qui ne prêterait attention qu'à la majesté des poésies. La « vie comme elle est » et la littérature au deuxième degré sont deux aspects d'une même perception poétique, la vision de l'enfance dans sa puissance d'éclatement, au rire grêle, que n'effraient ni le feu, ni le sang, ni la mort, ignorant les cataclysmes, mais pressentant les voluptés de l'amour. Dans cet univers poétique, le lyrisme et l'humour soutiennent les miroirs parallèles où se confronte l'image double de l'amour et de la mort, en une perspective infinie.

Henri Béhar.

Le faune noir'

JEUNE APPRENTI...

A Henri de Régnier.

Jeune apprenti, parfois d'un geste négligent,
Je délaisse l'argile et le tour, et je rêve
De ciseler dans l'or un Bacchus qui soulève
Sur ses bras incurvés une coupe d'argent.

Mon vieux maître qui sait fuseler une amphore
Et sur la glaise rouge animer les dieux noirs
Devine et, souriant à mes faibles espoirs,
Caresse de la main le vase qu'il décore.

Il sait que je m'adosse aux arbres du hallier
Et que ma flûte est douce aux faunes de Sicile.
Aussi m'a-t-il promis son rustique atelier.

... Et je n'assouplirai sous mon doigt malhabile
Lorsque la terre fine aura détruit ses os
Qu'un frêle vase orné d'acanthés et d'oiseaux.

JE FUS CET ENFANT-LA

Je fus cet enfant-là

Il est vêtu de velours rouge et de dentelles
et va par le jardin silencieux
et va cherchant les sauterelles
pour la mésange bleue
qu'on lui donna
au mois des buissons blancs où sont les hanches.
Je fus cet enfant-là.

Sous le pavillon vert de linteaux où la vigne
s'étire,
il fait des roses de papier pour la fleurir
et sa mère en peignoir pâle lui fait signe
de venir car le soir est là.
Elle fait signe à l'enfant dans l'or de la lampe
et l'enfant va
vers le baiser dont elle attiédira ses tempes,
et l'enfant porte la plus belle
la plus belle rose de papier peint
et essaie en posant sa tête sur le sein
de la piquer parmi les volants de dentelles.
Je fus cet enfant-là.

Je fus cet enfant-là
qui vint cueillir des fraises
et qui faisait avec le fils du charbonnier
des sifflets verts de châtaigniers
et des petits Poucets de glaise.
En avons-nous cueilli des fleurs dans la forêt?
et dormi sur les lits de bruyère
côte à côte en tressant des paniers de genêts.
Il n'était pas alors de Dieux dans les clairières.
Mais une enfant très douce
qui venait amasser la mousse
lorsque quelqu'un mourait pour en faire une croix
y passait blanche quelquefois.

Et j'allais lui cueillir des branches
car son sourire était si las
son sourire de lèvres blanches.

Je fus cet enfant-là.

LE FAUNE NOIR

Pour le faune.

Que la grille est rouillée! Il y fleurit des roses
Blanches pourtant. Et l'herbe naît dans les allées
Voici le faune sur un bloc de marbre rose.
Ne crois-tu pas que les nymphes s'en sont allées?

Les bouleaux sont si blancs, ils n'ont pas de blessure
Mais craqueront ce soir leurs bourgeons et leurs
[coeurs.
Printemps! Le crépuscule est d'or léger et purs
Sont les sources : je bois leur rosée et leurs fleurs.

Lys, jacinthes, jonquilles. Le puits est bien vieux
En la nouvelle floraison; son eau bien vieille
Malgré le ciel mire parmi les lilas bleus.
Que jeune est cette enfant qui vient emplir la seille.

Allons! le sable est fin. Vois! les lions de grès
Gardent toujours le perron noir où vont et rêvent
Les lévriers d'autrefois sur les luisants degrés.
Jette-leur les derniers souvenirs qui s'achèvent...

I.us pleures-tu, mon coeur? Ils étaient bons. Le feu
Rouge des veilles les réchauffait. Vois! Ils meurent
I I k' faut bien. Et les autres, ceux qui demeurent,
Comme eux avant le gel s'en iront peu à peu.

D'autres naîtront avec les feuilles et verront
En place des bouquets la neige sur les branches.
Voici les plus jolis : cheveux d'enfant, mains blanches
Mais dis-moi, n'est-ce pas, n'est-ce pas qu'ils mour-
[ront?

O vieux faune! J'ai vu ton corps d'argile brune
Et ton profil, au bord du pré je l'ai surpris
Sur le ciel. Ta flûte m'est douce. Tu souris.
Et la première nymphe a dansé à la lune.

MES DENTS SE SONT FLEURIES...

Mes dents se sont fleuries de cette rose blanche
Que le parc m'a tendue au travers de la grille.
Il faut bien voir un peu de monde le dimanche
Mon rêve est dans le parc et je vais vers la ville.

Il n'est pas de pommiers tendres qu'en mon jardin.
Ceux-ci sont roses sur la route et bien plus roses
De m'apparaître au seuil du soir.

Ce rouge nain

M'a tiré des tilleuls où nies désirs se posent
Avec les colombes.

Cuivres, tambours, musique.

O les danseuses en tutu d'or dans le soir
Sur l'estrade aux quinquets jaunes. Singes étiques,
Lutteurs, clown pâle en plastron blanc, en habit noir.

Mes yeux émerveillés d'autrefois qui s'étoilent!
— Père ne suis-je point trop petit pour bien voir. —
Viens, mon enfance! viens dans l'enceinte de toiles
Rire, battre des mains. Que je suis bon ce soir!

Gymnastes bleus, voltigeurs verts, danseuses roses
Et chevaux aux selles d'argent. Hélas! Hélas!
Je ne vois plus. Ce ne sont plus les mêmes choses
Ferme le livre bleu mon enfant! Tu es las.

Regarde, auprès de toi, quelqu'un rit. Qu'elle est
[blanche
Sous son chapeau de paille aux brides de fil noir!
Ses yeux? Je les ai vus dans une fleur, un soir,
Ils étaient faits de lune et d'eau, vois! Elle penche
Comme cette fleur se penchait au ciel du puits.

Oh! Mon coeur s'est empli de lumière. Ma douce,
Je vais te voir passer dans les allées de buis.

Un faune l'a conté de sa lèvre de mousse
Et sa flûte l'a dit en cristal dans mon coeur.
Je n'ai pas cru le faune. Il disait vrai. Écoute,
Nous cueillerons les thyrses blancs au bord des routes
Et nous le couvrirons du mol satin des fleurs.

CE VITRAIL QUI MOURAIT...

Cette fin de vitrail sous le lierre et les roses
Est grise. Et c'est le ciel dans le treillis de plomb.
Mes doigts dans les ronces cherchent les verres roses
Comme ses joues, les verres blancs comme son front
Et non les bleus. Je laisserai l'azur.

Fragiles

Cristaux colorés qu'on prit à la lumière
D'autrefois! J'aurais voulu peindre sur verre
S'il ne m'avait hanté ce vieux faune d'argile.

Le verrai-je toujours.

Et tandis que je rêve

Ton visage s'éclaire aux réseaux du vitrail :
Tes cheveux de soleil, ta robe et ce camail
Qui dut être celui d'une reine ancienne.

Je m'éloigne. C'est toi. Lumineuse. O miroir!
Je languis à présent de te voir à la lune.
Le verrai-je toujours? Le faune aux flûtes brunes
Sur ton image d'or plaque son profil noir.

ELLE SERAIT OUVERTE SUR LE PARC

Cette chambre que je rêvais est toute à toi.
L'aimes-tu? Les oeillets sont d'or sur les tentures.
Il s'y moire au plafond le reflet vert des bois
Et le soir l'emplit de l'odeur des pêches mûres.

L'aimes-tu? N'est-ce pas que nous y serons bien?
J'ai choisi ton peignoir orné de chrysanthèmes
D'argent fin. Il est là, à portée de ta main.
Les rideaux sont de fil ainsi que tu les aimes.

Je n'ai pas mis de lampe. L'ombre nous est chère.
Car vois-tu je l'aurais voulue de vieille argile
Elle se fût brisée peut-être... coeur fragile
Et ce sera la nuit, la nuit que je préfère.

AU BRUIT DES FEUILLES

Viens voir la nuit. Les princesses mortes revivent.
N'entends-tu pas crier les feuilles sous leurs traînes?
Et ces flambeaux d'or sur le chemin de la reine?
Ils sont portés par les pages bleus qui la suivent.

Tu ne te doutais pas qu'il fut ainsi ce parc,
Et tu faillis jeter au puits la clef rouillée.
Oh! regarde, voici passer les chevaliers
Croisés de lune. Ils s'en vont mourir quelque part.

Mais rien ne meurt dans ces murs noirs. Une ombre
La grille est entrebâillée. Elle entre : personne. [passe,
Des tombes sous les pas. Cette ombre prend la place
Et le rêve est le même.

Entends. Je le chantonne
Comme l'autre mais il est bien plus douloureux
Car j'ai le souvenir de ceux qui en moururent.
C'est pour cela qu'il faut du noir dans tes parures
Et que parmi les lys j'ai mis des cyprès bleus.

DÉSENCHANTEMENT

Le palais n'est plus là. Où sont les lévriers?
Aux carreaux, c'est une flamme jaune qui tremble.
C'est bien ici. Nous avons rêvé il me semble
Et sur le mur c'est l'ombre noire des figuiers.

Une chaumière! Et j'habitais un château d'or!
N'es-tu pas lasse? Entrons. C'est ma table de chêne,
Mes escabeaux. La veilleuse de cuivre dort.
Quelqu'un nous attendait qui vient de la fontaine.

Broc de faïence verte où sont les iris peints!
Prends ce gobelet, bois cette eau toute embrumée
Le vin est dans cette outre rouge. Romps le pain,
Je vais aller cueillir les figues parfumées.

Je t'avais promis un palais! Tes mains fraîches
Pose-les sur mon front et dis? es-tu bien sûre
Qu'on ne respire pas l'odeur des pêches mûres?
Si la lampe s'éteint, laisse fumer la mèche.

Écoute! Un pied de chèvre a dansé sur les feuilles
— La lune avec les lys fait des nymphes là-bas —
Hélas! c'est le bruit des poiriers morts qui s'ef-
[feuillellent...

Et toi-même après tout n'es peut-être pas là.

Quatrains

QUATRAINS

Livre ornement
mains du moment
livre ton mal à bon escient
les paradis sont patients.

Porte l'ombre sur son visage
tristesse que j'ai faite ailée
mes yeux étoilent ton voyage
entre la Vierge et le Bélier.

Les joues des vents au coin des cartes
gonflent l'accueil de beaux pays
Voiles pliées les vapeurs partent
les itinéraires sont pris.

Jouet mieux fait que le silence
qui mêle en ses mains aériennes
les globes et les dieux ensemble
je fais bien mieux avec les miennes.

Aux fils de la sphère de cuivre
un nuage s'est trouvé pris
Lors je sais que je dois survivre
au milieu du ciel de Paris.

Peau-Asie ³

PEAU-ASIE

(Fragments)

L'air des cimes est le lait des crimes. Les fards des joues déjouent les phares. Les vaisseaux seront sauvés des ronces. Les désirs chauds déchirent les os et la mort encourt l'amour encore. Les adolescents aux sens adulés par les fièvres se fient aux lèvres. Les cuisses entrevues, centres des vices, trucs des jambes tremblent dans les jupes. Les seins se rendent, les reins se tendent et les doigts crispés en croix, dépités, saignent aux ongles. Songez aux aigles, chairs offertes, chauds Werthers. Ils volent déployés des pôles aux foyers terribles. Cibles de Cythère. Ambre amassé. Amants embrassés.

Désirs nouveaux. Douze aux navires se lamentent, tendent la main vers l'aine blanche, vers les branches blêmes. Les cierges avides auprès des vierges assises brûlent des cris lubriques.

Le poison des dents sur la toison des paons marque la peau d'émaux de Parques. Les yeux blancs, les ans bleus sont leurs cernes. Cercles sonneurs.

La manne des crimes tombe sur le crâne des mimes. Ils ont des gestes de dieux et des dettes de jeux. Ils rient des femmes et leur âme s'y fie car leur science informe les fiances aux saints normaux. Ils ont tué pour le risque, ils sont hués par le cirque.

Les chevaux ont oublié la danse : la chance de vos sabliers.

Les serpents de neige sont coupés par des serpes d'argent. Les hommes en habit deviennent des ombres d'amis.

Haine de vie, oubli du passé.

ET MAINTENANT ASSEZ DE PUBLIC

Les volants à rebours lents rabots de velours jettent le jour en lames jeux lourds qui ne hantent jamais les wagons des adieux les yeux des vagabonds.

Le papier roulé dans l'écorce, poupée d'acier, corset lent se résout en pierres. Rizières du Pérou, le sel dissout l'amour; le miel adoucit les sourds.

L'argile des paroles. Gilles désolé.

Poètes d'encre retrouvez d'autres pensées.

Entre les sèves le centre d'Ève.

Herbes noires du cerveau, soir vert d'Ubu porté par les spirales spores et pétales des mots défunts, de mes défauts qu'elles meurent du sirop des sueurs promises.

La bouche vidée, biche dévouée des sons, des dons glanés par les paroles, parés de nos glas nous faisons la roue selon la raison des fous.

Les paquebots cruels, belles Pâques sucrées emportent des enfants épandant des amphores.

Lignes des vagues, vignes des glas les vendanges sont prêtes, héros d'A zo w que font vos têtes sans franges? au ras des eaux?

Les hommes en marche, l'anarchie, ô mes icônes, on se prend la tête dans les mains : l'attente prête ses déments.

La course aux terres chaudes : la guerre aux tours de chaux.

Les roches, les tiges, le cristal, mistral des torches, dans les verres de tulle, les bulles de terre sont des larmes des sons le long des armes.

Chants de guerre, gants de chair.

Le sort de Naples est lié aux sables du Nord. Barre d'or certain, Berlin s'endort. Rome saigne, sommet du règne. Esprit et roi, Paris est noir. Vêtu de laine il est vain de lutter. Elle s'étend le long de la Seine mais en sait-elle le son de l'haleine? On s'égorge à Milan où l'or mis en granges roule des fenêtres pour renaître dans les foules. Le Danube à Vienne où va la nubienne monte au ras des maisons et aux mâts des raisons.

Les fontaines de Madrid ont la fatigue des mondaines. Banjos d'houris. Bijoux d'oranges. L'Espagnole danse. Essence d'agneau dans la chair. Chant de l'air. Londres dans la brume lutte avec l'ombre et la Tamise est lourde de la mise des tours. Au

Caire : une bouche de mort. Une mère se couche
au bord.

Dans les gares les trains de grain et de tares
partent vers l'est, vers la peste de l'art. Où est-elle?
elle est toute.

Défense de fumer les fusées des femmes.

Défense de cracher les faisans des chancres.

Les lettres de feu en lait de feutre attirent les
étoiles. La toile les étire. Elles sont les signes cer-
tains, les sergents des cités.

L'email des briques bercail nickelé par les lueurs
que traversent les tueurs d'averses, s'étale sur les
mains et s'éteint sur les mâles.

Les masses de l'onde lassent le monde. La lune
les attire et la lyre les allume. Sirènes des noyés
soyez la reine des nids.

Faux roi des eaux forêts d'oiseaux.

Les valises sur les ponts s'en vont et pâlisent
dans le jour des voiles, à la joie des louves.

Le silence s'enlise. Vous verrez les vols des revol-
vers et des masques. Asthmes des quais où le san-
glot a des remous, le lot de sang des amoureux.

Mèches pour toi. Mouchoir jeté vers le départ te
perd, vieillard.

Migraine 4

AMOUR, JEU DE PAVÉS

A Suzanne.

Au milieu de la nuit tu te recourbes, riche
bicyclette nourrie du pain rouge. Damier
aux mille jambes nues dans le lait d'une église.
Et la pieuvre en sueur, en perles, à ton pied.

Le ventre déchiré laisse un linge de veines
fumer un tabac broyé par des diamants.
L'écheveau de tes seins me conduit dans la plaine
Je suis ton Ressort-aux-cravates-d'agneau-blanc.

Les os sont éclairés par l'oeil bleu du mercure
où passe avec tendresse un revolver mourant
Le drap, c'est l'incendie autour de ta figure,
un crachoir de dentiste où s'évente ton sang.

MIGRAINE (*à suivre 5*)

La carie c'est le dol
Le Sol c'est la Patrie
La Batterie c'est le mol
Le Khol c'est la jolie
L'embolie c'est le col
Le bol c'est la charpie
La chérie au formol
Le fol à la voirie
Elle a ri au mi-sol
La geôle est la pourrie
Eugénie à l'épaule
Et Paul est à la vie
L'avarie c'est le rôle
Le drôle est la mairie.

LA FAIM

A André Breton.

Le paysage, orteil de glace et de délices
Reprend les doigts de nos coeurs.
Le trouble de la pierre aux ombres qui rougissent
Gonfle les tiges de la peur.

Ici, les bras sanglants, cygnes de nos poitrines
Portent les têtes de l'amour :
L'une est le vaisseau clair des dents de la voisine
L'autre les ailes du vautour.

Poumons pressés entre les genoux de l'aurore,
L'herbe marche comme un agneau
Vers les maisons qui se rapprochent de la mort
Avec le fleuve des oiseaux.

Exilés! les volcans attirent des écharpes.
Les amants visitent le feu
Et descendent, les pieds tombant comme des larmes
Et les ongles comme des yeux.

Or au-dessus de nous l'homme qui croit aux aigles ^c
A fait tourner les revolvers
Dont il a mesuré la vitesse et la règle
Comme les remous de la mer.

Mais c'est l'herbe aux cuisses bénies,
Dont le linge est toujours mouillé
Qui réserve aux cheveux les étranges sorties
Entre les os et les oeilletons.

Prière à Saint-Pol-Roux

PRIÈRE A SAINT-POL-ROUX

Atteint les bornes de la faiblesse, lorsque entre ma mémoire et l'esprit je ne tiendrai plus qu'à un fil, au lieu d'entrer de plain-pied dans la terre des légendes, malgré toutes mes tentatives d'évasion et d'effraction, je mourrai ayant le sentiment d'une déchéance que je me crois incapable de combattre désormais.

Que j'envie ceux que la pureté et la noblesse sollicitent à chaque instant! Prédestinés à quelle gloire d'outre-vie, ils sont le théâtre des images éternelles. D'un geste ils ramènent sur leur tête les cercles les plus éloignés du silence, d'un geste ils enchaînent les bruits à la terre comme le son l'est dans l'airain.

Saint-Pol Roux, parmi eux, en conciliant la liberté et l'exil, vous avez retrouvé le sens salutaire de la solitude cependant que les hommes demeuraient les captifs de leur indifférence. Car ce peuple préfère s'adonner à je ne sais quelle médecine pratique, à quelles mécaniques, servir des maîtres musclés et les esclaves du bien-être plutôt que d'ouvrir les yeux sur les ténèbres fraîches.

La guerre reprend de plus belle entre le monde extérieur et la vie intérieure.

Et l'enchanteur pourrit dans les cerveaux.

O Saint-Pol-Roux! Vous qui vous étant tenu loin des travaux des hommes, savez qu'ils doivent s'élever jusqu'à leur ombre et se nourrir des fantômes des viandes et de l'apparence des fruits; vous qui avez placé le paon entre la colombe et le corbeau comme un arc-en-ciel entre le soleil et la pluie, assurant ainsi à la contemplation et à l'immobilité des droits à une activité surnaturelle; vous qui avez réuni sous le masque de la même impassibilité le rire et les larmes et qui m'avez confirmé la réalité d'une émotion unique et continue, Saint-Pol Roux, que votre venue à Paris réduise cette ville en un désert et que votre présence me donne le goût calcaire d'une solitude sans laquelle il ne peut être de liberté spirituelle, avec laquelle on découvre la première de « ces vérités qui font connaître la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer » 8.

Humoristiques

LE SUICIDÉ FAMEUX 1°

A Saint-John Perse.

Jules n'est plus
Le cloporte délicat de l'ongle lui fait quatre cloisons
à la hache
Sur la moelle épinière
le cheval crache des diamants dans un brouillard
de mouches
On enterre le blond
Les fleuves sont dessus dans un maillot rayé
La soie l'étrangle
Il refuse la dernière purge
Je suis frileux dit-il en rentrant dans sa tête
comme l'escargot dans sa coquille
en s'allongeant sur sa cervelle qu'il a fraîche et très
rouge
De toutes parts les canons sont cabrés
le mors livide sur l'obus
Et l'enfant qui retient le miracle
est paralysé des deux mains
Jules sourit
Sa barbe en le recouvrant démêle les racines d'un
poirier de neige
comme si l'arbre était le fils du glacier

ou la matrice du squelette
Alors tous les oiseaux de qui la taupe est soeur
prennent les arcs des vents déchirés par les grilles
du caveau
Et c'est une musique d'oreilles qui sifflent
et des lambeaux d'air chaud qui tombent en mou-
choirs

La saison de la faux est là
bleue comme une mitrailleuse
Elle appelle ses petits qui sont des pierres taillées
et la nuit n'est pas trop fatiguée pour recevoir tout
le beau monde de la terre
Jules s'excuse
Il a le coeur à l'envers et les yeux en veilleuse écrit-il
Tous s'en consoleront
sauf la colophane
celle qui a des dents de rôdeuse et des robes à venin
sauf peut-être le grand portail de l'hôtel
qui ne peut voir une épaule ou un mollet
sans tirer sur les chaînes qui l'attachent aux astres

Jules mâche
Il est prudent d'organiser la tempête
La vieille ruse avec ses queues de chats
ses perroquets trop cuits
toute sa famille marine qui se couvre de voiles en
semant sur la mer du haut des bancs de chrysan-
thème noir toutes sortes de pointes de feu
le tout d'un effet si puissant
que Jules s'interrompt de mâcher pour applaudir

Et les cavalières en corset
ces échappées du ventre
sont-elles assez heureuses
devant Jules qui ne leur offre ni fumée ni spectacle

seulement le dernier morceau de chair intact
Elles s'en régalaient au milieu du cirque
C'est là que je me tiens
le pouce en l'air
un peu incliné vers la gauche à cause de ma maladie
de coeur
mais solidement attaché à l'estrade
où des femmes nues de toutes couleurs veulent bien
poser un moment

En grattant la lentille du phare
on en fait sortir une couvée d'aiglons
qui prisent un peu le soleil
et le donnent à sucer au public de l'amphithéâtre
Surtout aux mères privilégiées
celles qui bercent un foetus à l'ombre du pancréas

Les divinités du charbon ont des nageoires d'oseille
Elles pansent le pauvre Jules
et le tirent à reculons vers le placard aux cravates
qui n'est plus qu'un étal amoureux

Quand on l'ouvre
dix-huit femmes s'y balancent
accrochées à la cuisse
prêtes à pardonner de toutes leurs ecchymoses
et de toutes leurs veines vides
Voilà de quoi faire rêver le malheureux
qui porte sa monnaie de cuivre sur l'épaule
Et Jules lui-même
qui ne reproche aux pendues qu'une chose
De n'avoir pas soigné leur chevelure
Ah les tondues dit-il les tondues par le vent
Cette main qui s'embarrasse dans les forêts
et chasse seule
Le visage est encore couché quand elle part

La jambe saute dans l'escalier à la recherche d'un ami
Le bras suit la rivière sous les branches
en ouvrant et en fermant alternativement la main
Tout le tronc est contre une femme
Et là-bas
Les yeux grossis par la loupe levante
sont des cuirassés fous
et destinés au viol secret de l'équipage

Jules se tait pour laisser passer l'avril
L'aubépine le traverse de part en part
Et la belle saison échange contre sa mémoire
quelques sources montantes de pleurs

En brassant toutes les amours
Les chambres dit-on sont peu solides
Elles éclatent tout autour
les draps égorgent les chemises 11

Jules le sait mieux que le cri d'orfraie de l'armoire à
glace
Il dit Quel vent sort du baiser
C'est le moment de se baisser
Et comme il ne fait jamais les choses à demi
au milieu des toitures emportées
des portes arrachées où voyagent des pendules
des fenêtres envolées en ravissant la mère qui épiait
derrière les rideaux
des enseignes passant tous feux éteints au-dessus des
usines
Jules se fait sauter le caisson
et entre tout seul dans la machine
avec un nombre pair de côtes
avec un grain de beauté sur la tempe
et toute une histoire qu'il faut laisser à l'aubépine

Le tour de chant
Le tour des dents est annoncé
Écoutons en serrant les poumons dans nos bras
nous tous qui sommes de l'étoile
moins sûrement que le lion
qui lèche le sable
et va se reposer dans un coin
Nous avons beaucoup à apprendre
J'écouterai comme tout le monde
quoique plus fatigué que tous d'avoir le pouce en l'air

Romance pour ne pas glisser

A tout hasard le miel la poix
L'un pour les pieds l'un pour les doigts
Laissez à la femme sa langue
Laissez à l'animal sa cangue
En retour laissez-moi rester
Je n'ai guère envie de vous suivre
Vous avez la femme à côté
Avec laquelle tu peux vivre

C'est le soleil qui poisse aux yeux
Et c'est l'ombre qui poisse les cieux
Sans cela dites les étoiles
A la queue-leu-leu dans nos moelles
Ménagez-nous un petit trou
Un quelque part dans notre mère
L'autre sur le corps n'importe où
C'est la serrure de la terre

Est-ce l'amour qui poisse au coeur
Alors tant mieux pour le voleur
Il n'a qu'à passer près des belles
Il est aussitôt aimé d'elles

Mais ce qui poisse sûrement
Plus fort que la colle d'arêtes
C'est le mal blanc c'est le Mont-Blanc
Que chacun porte dans sa tête

Ayant chanté Jules toussa
Et les quelques soldats de plâtre qu'on avait postés
autour de lui
pour préserver sa bouche
se changèrent en coups de pierres
Personne ne fut atteint
sauf Jules
qui riait comme un enfant aveugle
et se mouchait dans la doublure de sa poitrine

Les seins des assistantes roulaient comme des boulets
entre les mains des derniers servants
des croyants de l'amour
qui se dérobaient tout barbouillés de nuages humains
derrière des boucliers de chair respirante
Et c'était la liqueur d'orgeat
qui fume dans l'eau et s'y répand
Le souffle du renne
qui tombe en cristaux de glace dans l'air épinglé
Et surtout c'était Jules lui-même
retrouvant une armature de métal
au moment où le premier fauve restait suspendu
dans le vent
comme la scie avant de mordre

Rigoureux mannequin de nickel
Jules puissant et débonnaire
tu rappelles Androclès
avec ses bistouris et ses lys dont tu soignes
le bras de la chrétienne et le grand volant du cirque

A toi les crins en bandes de rats aplatis
le débit illimité des feuilles de verre
le papier dans les rues s'enroulant l'hiver autour des
arbres
A toi Jules les insectes de la bonne table
à qui tu donnes la coiffure
A toi les millions de fourchettes qui font la soie et la
mangent
A toi qui nages dans les barbes
L'ogive et le cylindre à feu
La lance et le fourreau à sang
Le flacon et le liquide à mort
Le fagot et la vierge à étincelles
Le fouet et le dos à travail
Le fiel et le foie à prophètes
Le fer et le rouge à numéro
A toi Jules ta réponse à mon offre
La grâce et le pouce à liberté

Ce fut un bel accouchement
De la terre béante les forêts noires se dressèrent d'un
coup
comme des volcans pétrifiés
Il y avait des coquillages dans les branches
et de grandes traînées de cuivre froid
en écharpes d'un arbre à l'autre
On criait rendez l'argent
et Jules saisissant le cordon ombilical du phénomène
qui était d'or jaune
le débita en disques
et fit distribuer cet or sur les gradins

Les animaux étaient heureux comme des plantes
Ils caressaient les pierres des échafauds
et se frottaient aux fusils du peloton d'exécution
Jules lui se frottait les mains dans une horlogerie de
guêpes

Il disait
Communiez par la dragée courante
Je viendrai vous tirer par les pieds

Et ce fut l'heure du berger
et des cloches de verre qui tombent
Chacun passait la sienne en silence
en rêvant
Le cotillon chargé comme une bouteille d'hydrogène
attendait que Jules eût fini de déplumer des oiseaux
et qu'il se dressât couvert de coton et de poudre
Chacun faisait le geste de saisir un revolver sous
l'oreiller
quand on vit s'avancer dans la ville éventrée
le paquebot savant
Les marins en étaient flétris
Les drapeaux traînaient jusqu'à l'horizon
Le capitaine avait des ailes
et les fumées montaient comme des tours
Le paquebot fit une révérence soignée
On ne parle pas ici s'écria Jules
et d'un geste il nettoya la piste
où tourna un instant l'ombre des épaves qui s'en-
volaient

Ha qui désespère du vent
qu'il reste encore le pouce en l'air

LA COMÈTE D'OMBRE

A Jean Puyaubert.

L'os de seiche du plastron
C'est le sang sur le charbon

Les yeux qui tirent la mer
C'est le vent qui boucle un mont

Les bras rouges de la mort
nouent le lustre au désespoir

L'arche sainte du jeu tourne
dans les mains de l'habit noir

La fusée est une bague
qui te ceint d'une blessure

Les deux balles au repos
dans le coeur du meurtrier

Le cheval devant la porte
C'est la cuisse de la veuve

Exil parquet verni les palmes
sous un nègre empoisonné

La caisse où dorment les vipères
dans la faïence et le bon lait

Et le bambou siffle des pierres
retombant comme des sifflets

Le mal du paysage rend
Son visage à l'as de pique

Souvenir du joyeux garçon
les crachats font de la musique

L'enfant glorieux s'est soumis
à l'étoile et à la fourmi

Ah la veuve quel aiguillon
te piquera le bout des seins

Le sucre l'alcool la soie
le nickel rit et s'empoisonne

Chapeaux de paille et de sel fin
les poissons sont sur les genoux

Et c'est la mer qui se balance
dans les yeux morts de la nounou

La plume qui suit la prairie
c'est la gazelle qui l'avale

Un oiseau naît d'une souris
de la souris une cavale

Et le mort lancé dans la terre
la parcourra de pierre en pierre

Pas de volcan pour l'arrêter
tout est panache dans la nuit

L'explosion c'est de la mousse
lui si fort un rubis figé

Tunnel dans le jour de l'Afrique
les arbres vivent sans manger

La veuve passe ses semaines
comme une écharpe dans les branches

Lui surgit taupe de cristal
et demande l'or du sommeil

Peut-on lui demander ses rêves
Le remords cet enfant descend

Le plâtre s'étire en solfège
et ses dents sont un or puissant

Manges-tu de l'or lui dit-elle
la taupe de cristal sourit

La souris est une gazette
et la plume est une prairie

Trêve de rêve et l'or en barre
Alors elle coupe ses bras

Il se fait porter à la gare
précédé de mille cobras

Veuve tes seins tes alouettes
sont fermés à tous les clairons

Miroir dans un palais de terre
qu'il reste éternellement blond

Comme la trace des prophètes
quand leur doigt touche un champ de blé

Comme l'enfant d'un grand théâtre
éclairé de mains fatiguées

Comme cette nuit où l'on braque
des télescopes sur l'amour

Comme la guerre sous-marine
comme la trombe ou le typhon

Comme la pâleur assassine
qu'il reste éternellement blond

Rran les tambours musique en tête
Les jambes de veuve devant

C'est de l'or ces tibias modèles
c'est mon mari je le défends

Et les ailes sont mes aisselles
mon voile est une queue de paon

Mon ventre est un rideau de tulle
mes hanches sont mes bras qui brûlent

Et mes cheveux sont ce qui dure
mes cheveux sont ma chevelure

Rran les tambours musique en tête
mes deux pieds sont des arbalètes

La neige se met à tomber
sur le cristal de l'escalier

Les diamants se vendent cher
Les diamants seront ma chair

Un collier perdu dans la brousse
Trouvé par une femme rousse

Donné à l'évadé du bain
Vendu à la reine d'Espagne

Racheté par un financier
Volé par une main d'acier

Surprise en chemin par le garde
et c'est le garde qui le garde

A qui appartient ce collier
à la veuve de l'escalier

A la neige n'en doutez pas
qui vient de faire un mauvais pas

Et se remet à tomber seule
sur le journal de son mari

Taupe de cristal tu t'éveilles
et la gazelle te sourit

Mi-partie noir mi-partie rouge
Le bleu va gagner la partie

Coffret tu portes d'Amérique
cette plume dans la prairie.

LA BARRIÈRE EN FEU ¹²

A Léon-Paul Fargue.

I

Fibre d'ébène O chevelure du fil à plomb
dure au grand ciel
de la lèpre et du salpêtre rouge
C'est la grande nuit de ta chair

Rayons au travers de ta mort Soleil
et tout tourne au fond d'un verre
D'éclatants débris déchirent tes ongles
et toute apparition au milieu de la terre

Source infinie Lignes de l'espace
où les trains se perdent dans la croix de l'océan
La route de tes seins est la digue du rêve
où se noient les enfants et les mains des oiseaux

Là-bas là-bas la prairie remuée
l'herbe rayonnante de tes yeux
Et l'immense parapluie de la marée [pieds
se referme sur l'ombre dont se libèrent tes beaux

Là-bas le calvaire de la grande dent
montée comme un ange descend
fixe comme le fruit de la cible mouvante
ou la statue couchée dans le lit des amants

Là-bas l'os de la femme transparente
gravé tout le long de dessins d'animaux
et drapé dans une grande étoile
ton grand tibia avec un casque de diamant

Robe plus fraîche que la bière et la cocarde
le revenant de tes mains pleines est décapité
Ce grand coeur qui avait la forme d'un homme
Et des nageoires de tour marine.

II

Chair habile Exil de la vie et de l'amour
Deux grands squelettes s'invitaient
et se broyaient bouche à bouche
dans la vapeur du café et de la nuit

Mais l'aigle de la peau tatoué depuis l'été
ridé d'un vieillard contagieux
s'élevait de la viande adorée
comme l'arc-en-ciel de la terre qui tremble

Fouet agenouillé tes nerfs si tristes
tes doigts longs gelés par le sommeil
Tes yeux en exil chez les braves
détournaient les caravanes de la mer

Au théâtre Balcon d'une cuisse jalouse
l'autre perdue dans le décor
et le drame de la tête à la dérive
dans les parures de ton sang libre

Voilà donc ce grand champ vertical
qui reçoit les eaux souterraines
et qui meurt s'il est assis
ou s'il se sépare du ciel.

III

Rideaux de l'envie riveraine
en ballon au-dessus d'un visage aimé
L'ombre démesurée des jambes
portail de poissons noirs Échelle jusqu'à nous

La lecture baigne le cimetière
Minuit du milieu de ton corps
passe tout autour de la terre
l'épée à genoux de la mort

Le lac s'est dépouillé des rives
pour vêtir d'écorce ténébreuse
cette liqueur verte des neiges
où les fruits sont des chats qui rêvent

Terre inondée En marche sur le ciel
Des souliers étoilés que lèche le pain blanc
Le rasoir au sommet des forêts
se berce en découpant l'air pur

Miracle Une nation de reines
charge le sein gonflé de dynamite

et le poing ciselé par la lune au combat
le vent debout de la colère sainte.

IV

Les cloches revenantes Les pâturages désolés
Et le peuple affamé se mirant dans tes beaux pieds
Je veille sur ton front cette feuille d'écume
et ma voix allume une statue de sang dans ton coeur

Escalier dans la tour du jour
Le sauvetage de ton bras qui descend et remonte
Le long des cordes du soleil
Prison tournante comme un sein

Chandelles de fauves Tribunes du désert
Un paysage bleu dans une caverne t'invite
Et ton ventre est un prêtre et tes mains sont la peur
Et la mer dans ton grand oeil vide

Là les moutons là les fontaines
là les portes gelées et les ours ténébreux
et la chaise de mimosa comme une abeille
Et tes cheveux qui sont le fantôme du cerf

Mais au nord le sucrier et cent mille étincelles
cent mille flèches d'or dans une carrière de craie
cent mille enfants tout nus qui cassent la vaisselle
Et ton corps en débris est le collier d'un arbre

O cerveau sans éclat pierre du clair de lune
Déployé c'est un arc de tes jambes Émotion
de ton silence Rêve et de ton aile Plume
L'ouragan y construit sa petite maison

Et les coups de marteau te façonnent Enclume
Mordre à ton râtelier à tes mâchoires blanches
où l'améthyste passe avec un doigt levé
dans les couloirs les cous de cygne de tes tempes

Et te lisser avec la truelle et l'amour
sur tous les continents où le plâtre moissonne
avec ses chiens de marbre et ses oiseaux de nuit
les moulages sacrés dont la moelle est si bonne.

VERTÈBRES DE LA MER ¹³

A Antonin Artaud.

Lion de neige vieux lion tes yeux en serpe
ont tranché le vin rouge et malade ô malheur
tu ne respireras les insectes ni l'herbe
fatale sur le ventre et vaisseau de mon coeur

Debout quatre taureaux liés par la tempête
avec des nœuds d'éclairs nuit de ma nuit l'enfant
l'enfant de ton gros sein qui pourrit dans ma tête
bercé par quatre mille trompes d'éléphants

C'est là que le génie assure ses entrailles
entre nous comme un jet d'azur tu le crieras
Si la dent se balance il faut que je m'en aille
vers la porte lilas par la route lilas

Berceuse Dormiras sur la crête et la griffe
en passant le genou escarboucle et minuit
Le matin sur le bras pèse comme une grille
et la pluie taillée comme un jardin de buis

Fuis vers le poumon d'or qui t'évente et te parle
Chaque mot est un fil qui soutient un rasoir
le front est sur la mer et la mer te regarde
de ses forges d'écume et de ses abattoirs

Requin triste requin la cuisse d'une femme
te ressemble Barbu sur ton couteau de feu
Le pain des plages tend des confitures d'âmes
et l'église y corrompt sa chevelure bleue

Boire ici la Nausée atteint le phare et ronge
des fruits que les ballons imitent en passant
comme si cette épave éclairait une éponge
et lessivait les mains du ciel attendrissant.

Verres illuminés par l'éclat des rapières
chaque midi régit le squelette du noir
O noir sois mon époux ma dépouille mon père
et que les dieux blessés pansent mon désespoir.

Adieu misère aux bas d'étincelles crevés
l'étoile sans contour porte seule mon poing
la lune sans pistil qui vous a délaissées
m'assure l'alcool blanc le goudron et le groin

Viens lézard dont la queue est balancier et flèche
la poitrine secrète un pur pyramidon
qui renvoie au rubis les couleurs de la pêche
et les rêves nourris au même biberon

Toi seule cruauté peux résoudre aux désastres
les ennemis sacrés qui lèchent les gâteaux
Dans cette crèmerie laisse tomber des astres
que ta langue rouillée y passe le râteau

Que ta paupière ferme une route à l'absence
Que tes doigts éclatants soient une roue d'orgueil
et que j'y sois admis à saigner en silence
jusqu'à la fin du corps Mais qu'il me reste un oeil

Seul gros comme moi-même et doré par la cendre
uni par un nerf creux à l'ombre que j'avais
l'esprit par une corde y pourra seul descendre
Mais qu'il ait la couleur des yeux que je servais

Car s'il perdait l'aspect de galère en bataille
et de mouchoir noué par les soins du hasard
je ne reverrais plus qu'un amas de ferraille
où se tiendrait la chair sous le masque du lard

Fardée ô ténébreuse et claire comme une île
sous le poids de l'iris inclinée à genoux
la route de ton dos était la plus fertile
et tous les voyageurs y sont devenus fous

Garde toute ta courbe où la marine est reine
il n'est pas de limite à ce vaste océan
seuls les cuirassés bleus dont on soigne la laine
y laissent leurs canons et leur tête en mourant

Soigne mieux tes longs cris dont l'abeille est friande
Les parquets sont vernis nageant entre deux eaux
et plus ils sont légers plus ta faiblesse est grande
oiseau cher escalier de dix mètres de haut

Guéris car l'atmosphère est lourde de ce plâtre
où l'agneau à la tétine de diamant
suce un éther parfait dont je suis le bon pâtre
et des chèvres d'air pur dont tu es la maman

Retourne au cimetière où la fête est un crime
plus pâle que le jour du journal qui paraît
toi la consolatrice aux lèvres de victime
comme un chamois vivant qui tout seul s'ouvrirait

Bondis sanglante et chaste et traînant les étoiles
dont on ferre la corne et les dents des chevaux
et que la voie lactée accueille dans ses moelles
la forme de mon cri habillé de ta peau

Gouffre d'un pont sur l'autre et le château demeure
Le tiède kangourou nous avait demandé
s'il fallait qu'elle vive ou s'il fallait qu'il meure
et déjà la colline était toute brodée

Le lys avait vingt ans l'argile était muette
on donnait un cheveu pour une armure d'or
les uns qui n'avaient rien faisaient don de leur tête
qui roulait gravement sur l'ellipse du corps

Un temple à demi mort s'anima comme une aile
une procession devint un fouet de deuil
qui frappant une tour en fit la haute échelle
dont chaque barreau résonnait comme un cercueil

On battit le tambour pour faire honneur aux pierres
le sucre répudia tous les démons du miel
une hostie se changea d'elle-même en prière
et la terre reprit l'apparence du ciel.

Cruautés de la nuit ¹⁴

I

Le mal est dans la lumière.

FEMME

Au-dessus de la fumée l'autre de chair
Je tue au milieu du sommeil
goutte à goutte ô le gai le sang
te pare de colliers autour de la mer
Promenade
Les frissons prisonniers d'oiseaux
Un peu d'écume sur le cou
sur la bouche
Les moustaches et les joues de carton
dans le gouffre de soie d'épaules
la carabine ornée de plumes
Le long des vagues couche-toi

INTÉRIEUR

Aussi vous dévider sur les poignets
comme les écheveaux
Il ne reste que le squelette
et quelques roses entassées
Mais les boules d'émail hors des orbites
agrandis roulent dans l'appartement
avec les animaux gravés sur l'équateur
et allument des aigrettes bleues
aux angles de la table
où je répands la chaux et la fumée
Mes paroles
Ouvrez pour recevoir le mollusque
la cervelle
Apportez les mouchoirs et les miroirs
Sinueuse sinueuse
et les feuilles décousues

MORT

Exposé sur un bouclier sensible
la grâce la nature le ciel
l'homme oublié
Le cerveau flatte le nuage
Les seins sont d'une femme
et les oiseaux des yeux
Étincelles Averses
dans les cheveux de la saison
Mais la barbe étalée qui s'ouvre sur le fleuve
Les chutes d'or de la veine du jour
Elle t'attend
dans ses doigts de lauriers humides

L'HEURE

Collier inachevé
L'amour des femmes le renoue
et si je reste
la reprise de l'éclair aux vagues
le dos levé
sous les méduses délivrées
Les couronnes de sève redescendent
La Vierge
Une colonne rouge s'élève du bassin
Mais l'homme respire sur le sable
auprès du masque de l'orage
une tête inclinée vers l'eau

THEATRE

Les cristaux de patience
A la légère demeurez ici
Accordez vos doigts au silence
Fête de l'enfant revenu
sur le velours Eurydice
oubliée O la poussière des oranges
de la nuit
Elle s'est souvenue
comme un lustre éteint
sous la glace

PARDON

Donner l'amour
L'ami le pigeon sur le pied
Une feuille dans les cheveux de l'importun
laissée pour le gage des rides
Il revient l'aumône donnée
De surprise en promesse
j'aurais un poème à détruire
Le rire parcourt le sommeil
aux points où les bagues le blessent

RIRE

Sur la feuille les trois astres
Puissance dentée
Autour du moulin de fil blanc
la tristesse au poignet le coeur
disparaissent les draps la femme
la naissance aux lèvres le coeur
Dans la cascade se déchire
cette robe de mariée

CROIX

Le mal qui perce dans les pierres
les fuseaux blancs
l'oeil est partout avec amour
Ouvrez le verre
Une blessure parle
Il faut se résigner à lui
Combien de fois sorti de terre
Je reconnais la chair qui me recouvre mal

HOTEL

Gardez l'argent le moule chaste
et l'empreinte des herbes que nous avons perdues
En revenant par le bras
Le souffle et nue
elle s'est évanouie

DORMIR

Le recours en grâce
L'averse rouge où je marche ne me surprend
ni ne m'altère
J'aime au retour l'immense feuille
et la main qui la secoue
De face entre les seins et l'escalier
Merci la soie est une amie
Le mal est un gant piètre
Mais si la maison se découvre
j'ai le souci d'être son fils
Il revient
L'eau est un cortège délicieux
Tatouez ma peau de lignes tendres
Le cheval muet sur la bouche
Et mes amis retrouvés dans mon coeur
avec des masques de sang bleu

(1921)

II

Un naufrage commun, etc.

Voix mauvaises les draperies
En font ces fontaines de miel
Où ta bouche de pierrerie
Crache le vitriol du ciel

**

Il est des paroles que les arbres n'arrêtent pas
On en ferait plutôt des arbres
Il est des larmes que les lustres ne séchent pas
On en ferait plutôt des lustres
Il est des gestes que les Dieux ne répètent pas
On en ferait plutôt des Dieux
Il est des morts que les femmes n'ignorent pas
On en ferait plutôt des femmes

Ah nature insensible à l'étincelle mâle
Fille du vin Elle est jolie au bord de l'eau
A ses dents tu peux voir si son squelette est pâle

Mais si tu veux passer par les coups de marteau
D'un poing fêlé comme le coeur de l'étrangère
Frappe Le forgeron est bien en chair ma chère

A Paul Eluard ^{15.}

Un squelette de deux mètres de haut
Vint à manquer de plâtre
Les vers n'en voulaient plus tant il était cassable
Et beau
Et le reste qu'en faisiez-vous en vous mettant à table
Nous en faisons des animaux
Et la raison est cette vitesse fournie
Par l'élan du coeur de ma mie
Cette toupie
(Le coeur ou la mie?
Les deux.)

* *

* *

Ferrée à rouge te voilà devant l'enclume
Bouche au collier de larmes Forgeron
Que l'ombre de ton bras lève la femme plume
Et que ton bras lui plante une harpe en plein front

Et qu'elle chante avec l'écharpe de bitume
Hyperbole des cils gril où nous rôtirons
Sous l'arbre ensanglanté dont elle se parfume
Et nos poumons légers sont là pour le clairon

★
★ ★
★ ★

Le cousu parle

Dans la forêt incendiée
Les lions étaient frais ¹⁶
Je passais au travers des arbres des pierres de l'air
Attention
J'entre dans la maison
Au feu criait la mère
Au feu criait la femme
Quand j'en suis sorti
Mais la maison ne brûle jamais
Crache scélérat tu es le fil
Comme l'étoile
Tu partages le sommeil du réveil
Tu flattes le chien si long
Et le serpent plus long
Ou plutôt encore plus long le rameau dont la feuille
Mieux caresse un méridien de pierre [est le ciel
Maisne dérange pas le cœur
Même d'une explosion
Laisse le revolver à celui qui gagne son pain
Toi tu as le grisou le tonnerre et les aurores boréales

★
★
★ ★
★
★

Le cousu brille
un petit volcan
Le cousu fait la pluie
un petit volcan
Le cousu rencontre la cousue
un petit volcan
Le cousu s'allonge dans la terre
deux petits volcans

(1923-1925)

III

*... le vis qu'il lui fallait mourir, et je luttai
désespérément en esprit avec l'affreux Azraël.*

Ed. Poe : *Ligeia*.

L'ÉTOILE DU MATIN

Aiguillage dans le brouillard
Les morts ballons de leur squelette
entre mon malheur et ta tête
suivent le même corbillard

Y gisent l'ongle ta paupière
tes yeux défardés par le vent
et la malade qui souvent
me fit changer la chair en pierre

Et le chat René qui porta
les orages dans notre rêve
Paradis où la flamme élève
l'oeil en écaille du mica

Le chrysanthème et la polka
comme le temps et le silence
L'espace et la patience
Le sourcil et le réséda

Ton paysage est noir mais fraîche
est la pluie au centre du choeur
où la lumière de mon coeur
est un vitrail comme une pêche

Fruit qui descend du front au ventre
au front monté comme un désir
et changé d'apôtre en martyr
Ce fruit est maintenant le centre

Cible ô Génie où allons-nous
Puisque le silence est silence
et que même au fort de la danse
le silence c'est ton genou

Morte au milieu des morts Parjure
Je marie au feu d'un éclair
tes os assemblés et ta chair
ta nudité et ses parures

AVEUGLE ET NU

Le vol où s'est perdue la femme
traîne un serpent de fleurs sur moi
Et c'est l'arbre comme une voix
qui monte de mon cœur en flammes

Chaîne ô montagne sur mon cou
quelles perles me délivrèrent
du poids des dents Tes lèvres chères
sont deux mortes à mes genoux

Et le vol de l'aigle silence
fait une ombre où se prend la faux
de tout ce qui me fait défaut
de la vie et de la science

SOUS LA TERRE

La raison des larmes Les chastes
paupières du sein nu L'or
Et tout ce qu'en riant dévaste
le nuage qui suit ton corps

Et pleure ô pleure en toi l'ardente
et sévère liqueur Poursuis
De fibre en veine un os qui chante
Jusqu'à ta bouche c'est la nuit

Glaces vous propagez le rêve
Et tes bijoux requins amers
La mer sur le soleil se lève
et non le soleil sur la mer

Si tu dors tu confonds le soufre
dans tes yeux vastes et forés
Et ta présence est tout un gouffre
même tes ongles dorés

Même ta grâce et la manière
Où sont les fards illuminés
qui rendait captif ton sévère
talon de femme éperonné

Même la ligne du mirage
Que de crimes j'ai dû subir
A la saignée où cette image
est un serpent qui va mourir

Même le tigre qui s'apprête
à dévorer toute la chair
sous les manteaux qui te revêtent
des défaites de ton sang clair

Même le sel même l'orage
et surtout cet enchantement
qui fait que roule en ton sillage
la cervelle de ton amant

Même le phosphore et la pierre
Tout est gouffre et je n'ai baisé
les meules de ton rire Ouvrière
que pour m'y sentir écrasé

Je ne suis plus qu'une ombre dure
ossifiée entièrement
Je le dis sans littérature
dans le ra
le ravissement

LE CHEVAL NOIR

Comme la terre et le soleil
se pénètrent par les étoiles
ton corps s'unit à mon sommeil
comme à mes os mordent mes moelles

Au-dessus la chair fait des plis
que ta robe imite et projette
jusqu'à cet œil qui t'accomplit
de ton talon jusqu'à ta tête

Déshabillée Est-ce encor toi
Oui toujours malgré la lessive
Et je suis dans ta fièvre un roi
couronné de tes deux gencives

Brûle ces pavillons mouvants
ces robes ces joues qui se fendent
A d'autres la Rose des vents
Qu'ici tes parures se rendent

Et que sur le bûcher maudit
de mes entrailles de mes tripes
un oiseau monte en paradis
qui soit ton corps sans participes

NUÉE

Te voir Mesure de la perte
et ne plus te voir si la Mort
dénonce au désir tout ce corps
déjà sur une lèvre verte

Hollande ô pays désolé
Ton nom fait d'écho et d'agnelle
coupé par l'ennui se révèle
couvert de chair et dépeuplé

Il saigne donc Il est donc rouge
quand l'inonde une émotion
dont la mer est rédemption
et la digue ton coeur qui bouge

Vaisseaux vaisseaux captifs vaisseaux
Cercueils démesurés de l'onde
ces boulets ces canons ces sondes
ne peuvent pas trouer ces eaux

UNE BÊTE MONTE DE LA MER

Quel ravisseur ailé s'arrête en te voyant
Son orteil sur ma main est déjà sur la tienne
Et lorsque je t'oublie il faut qu'il se souvienne
Que nos deux têtes d'os se mangent en riant

L'une sur toi l'autre déjà dans ma cervelle
Que cherche-t-elle au fond sinon mon coeur troué
Mon coeur Cerf-volant creux dans ma tête monté
Sous le tien qui le couve et le bat comme une aile

Ton coeur est dans ma tête et le mien est mangé
Et chaque ravisseur qui revient les mains vides
Sous tes doigts écartés chaque soir se suicide
Et l'ombre de ton corps n'en est pas dérangée

Alors si l'immobile excuse à ta démence
Je te poursuis partout d'un oeil jamais couvert
Jusqu'à ce que je sois solennellement vert
Comme cette ironie où brûle ma science

Amour Péché mortel Bûcher dressé des hommes
Buisson d'acier Forge d'écume Fouet de mort
Hélène J'ai perdu Qu'on déchire mon corps
Et que ta chair l'abrite ainsi qu'un pourpre chaume

LE TRONE DE L'AGNEAU

Ton ombre Hélène est fossoyeur
et la mienne est encore Hélène
Que suis-je moi dans ce malheur
que rompt ton aile souterraine

Ils sont donc enfouis ces yeux
Ces yeux ailés par quelle vie
Pour rejoindre au milieu des cieus
une terre où je les envie

L'ombre est sur moi pleine d'azur
Elle creuse et la nue éclate
Et ton cercueil est sur le mur
qui entoure un astre écarlate

Il va tomber Mon ombre est là
La tienne creuse Mais Hélène
mon ombre donc n'a plus de bras
et rien au sol qui me retienne

Monte alors vers elle ou descends
Mais que la terre ne supporte
ni l'étoile où brille son sang
ni le squelette de la morte

Monte donc ou descends plutôt
que l'exil ne te la ramène
Et que n'aborde son bateau
dans mes yeux où se noie Hélène

Entre elle et toi que le regard
comme une tour à sa rencontre
dont elle serait l'étendard
cherche l'endroit où son pied sombre

Et qu'Hélène retombe enfin
dans la disgrâce de la terre
Mais que la terre n'ait pas faim
de sa très céleste matière 17.

SUITE ET FIN

Éclair d'un canal qui se rompt
Artère terrestre ou la mine
Et toi qui me fais en plein front
Un sinueux tunnel d'hermine

Dédale où je me suis perdu
Retrouvé plutôt dans ce gouffre
Où ton corps est un lys tordu
Ou l'hermine même qui souffre

Souris donc à travers les airs
Souris ou mieux perds-toi sans cesse
Car le monde n'est plus désert
S'il sent le poids de ma maîtresse

Il le sent dense comme toi
Si tu dansais à cette offrande
Le roc lui-même serait roi
Et tu serais sa chair Amande

Signes signes ces bras levés
Ces détresses égarements
Au fond de toi ont retrouvé
La raison des crucifiements

Croix que ta langue et que ta lèvre
Croix que tes yeux avec leurs cils
Croix que ton sang avec sa fièvre
Croix que ton corps avec son lit

Croix partout, croix que ton baptême
Par mon amour ressuscité
Croix avec la grâce que j'aime
Mon corps rayé par ta beauté

(1925)

La lanterne noire 18

POÈMES SURREALISTES

(1925)

A André Breton.

L'on dit, outre cela, que l'humeur

elle fait venir les esprits célestes dans les corps humains, par la présence et l'instinct ou l'inspiration desquelles tous les anciens ont dit que les hommes étaient transportés et proféraient des choses admirables.

.....
Ils disent donc que l'âme étant poussée par l'humeur mélancolique, rien ne l'arrête, et qu'ayant rompu la bride et les liens des membres et du corps, elle est toute transportée en imagination.

Henri Cornelis-Agrippa.

LE NUCTÉMÉRON

SEPTIÈME HEURE

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

HUITIÈME HEURE

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

.....

ONZIÈME HEURE

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messages de Dieu.

DOUZIÈME HEURE

Ici s'accomplissent par le feu les oeuvres de l'éternelle lumière.

Apollonius de Thyane.

LES DÉMONS ET LES SACRIFICES

.....
Le feu toujours agité et bondissant dans l'atmosphère peut prendre une configuration semblable à celle des corps.

Disons mieux, affirmons l'existence d'un feu plein d'images et d'échos.

Appelons, si vous le voulez, ce feu une lumière surabondante qui rayonne, qui parle, qui s'enroule.

.....
Les astres ont cessé de briller, et la lampe de la lune est voilée.

La terre tremble et tout s'entourne d'éclairs.

Alors n'appelle pas le simulacre visible de l'âme de la nature.

Car tu ne dois point le voir avant que ton corps ne soit purifié par les saintes épreuves.

Amolissant les âmes et les entraînant toujours loin des travaux sacrés, les chiens terrestres sortent alors de ces

limbes où finit la matière et montrent aux regards mortels des apparences de corps toujours trompeuses.

Ne change rien aux noms barbares de l'évocation : car ce sont les noms panthéistiques de Dieu; ils sont aimantés des adorations d'une multitude et leur puissance est ineffable.

Et lorsque après tous les fantômes tu verras briller ce feu incorporel, ce feu sacré dont les flèches traversent à la fois toutes les profondeurs du monde;

Écoute ce qu'il te dira!

François Patricius.

L'ABORD

Je me demande d'où proviennent tant de génu-flexions à l'instant où le mort descend sur une échelle de corde, et me prend dans ses bras de branches mélodieuses, et me porte dans les ténèbres dont les cercles sont de miel.

L'oiseau qui respirait dans un chapeau de plumes, devait, pour naître, laisser tomber d'un instrument de feuilles des corbeilles de mousse de platine, et là, trouver un bégaiement qui le rapprocherait de l'amour.

On découvrait les corps perdus en lisière des forêts, dans des buissons de bijoux. Rien ne pouvait révéler le secret en étoile des déchirements de l'absinthe. Rien, sinon l'eau qui tombait d'un morceau de sucre sur l'autre depuis le sommet des sapins jusqu'au cœur barricadé du poète.

D'ailleurs, la pourpre se faisait petite pour passer sous la porte romane. Elle s'excusait d'être la soeur du sang.

Des oiseaux blancs lancés par la poitrine des désespérés, partaient comme des pierres. On comptait des

secondes où l'on eût dû compter des siècles. Les étranges architectures de l'eau dormante montaient avec le souffle concentrique des noyés.

Au-delà tout se perdait.

LES POURRIS

Le rivage où s'allongent les femmes parmi les moires du désir est plus petit que le bout du sein de la lumière.

Un boeuf est bercé par les enfants d'un paysage où il doit séjourner huit années.

Là, nous avons retrouvé les squelettes flétris des voyageuses et le cerveau d'un siècle neigeux, semblable au gâteau nommé : « religieuse », mais plus dur que le front des assassins après l'aveu.

Rien ne pouvait tomber dans le puits qui ne fût aérien. La feuille du sycomore y dansait en voiles de Sicile, un grain de soufre sur la joue. Nous y laissions choir des alliances et des griffes de plomb. Mais elles s'arrêtaient au niveau que n'atteignent jamais les hirondelles, car il n'y avait pas d'orages dans ce pays.

Plus loin, ce fut le fantôme rêvé. Cet homme laissa moisir son corps pendant sa vie qui devait être de courte durée. Et nul n'émut la cime des édifices de l'azur où les éclairs se suspendirent.

MADRIGAL

Entre le grenadier et l'explosion des jolies mouettes que vous êtes, il y a quelque chose de plus délicat que les rouages d'une montre. Un renard sourit entre le meilleur du vitrail et le plus clair de la rosée.

Il y a un pistolet sur chaque page d'un livre.

La nuit vous laisse dans la main de chair d'un homme grave qui vous modèle en rêvant.

N'attendez plus du hasard et des causes : tout se sépare comme l'ombrelle de la main quand tombent les beaux jours.

GLOIRE

A l'Opéra, l'ombre des loges pousse vers la lumière
des êtres malheureux qui n'ont de soucis que le
souci, la fleur des champs.

Les astres sont les enfants sans tête de midi.

Hélas! il faudra se résigner à passer dans les bou-
tons d'or le plus clair de notre vie.

ORACLE

O rigueur! si tu donnes encore un peu de pain
béné aux zouaves du péché, tu peux dans le creux
de tes mains recueillir les fruits naturels de la lune,
cette larve éclatante qui fait des anges à genoux.

Achève le mot qui sèche entre les objets. Qu'il
soit comme le soleil entre deux cercles de la nuit,
comme le repas d'une mouche à l'abandon sur le
plus haut sommet des poussières à faire peur.

Je demande qu'on rende la liberté aux bruits tra-
giques et aux détonations de la mise à vie.

Ouvrons les corps des orviétans ces animaux de
la richesse ténébreuse.

DÉCOLLATION

Grâces soient rendues au très miséricordieux léopard qui sourit par chaque tâche de son pelage comme les femmes à la fenêtre aux soirs de mi-carême.

Il faut ressusciter les dessins de l'hiver dans chaque myosotis.

Mais en séparant l'atmosphère de l'atmosphère au-dessus des têtes sacrifiées, craignons le seul bourreau au masque d'oeuf flétri et que le pas dans un soulier de fine jacinthe n'atteigne le vol secret des défaillances.

Trop joli pour payer à la loterie, c'est le saint qui devra mourir.

Voici déjà le porteur de pain ajouré et la viande qui lui est dévolue sous une couronne de jets d'eau rose qui retombent comme le fil générateur de la tomate.

Son âme est déjà nourrie d'une capsule empoisonnée qui a la forme du talon de l'amoureuse.

Et l'amoureuse danse dans une forêt de vin de champagne que survole un aérostat.

ÉVANGILE

Je sauverai les uns en leur donnant de gros ma-laises, et les autres en les jetant au travers du jour.

Ne croyez pas à l'attrance des yeux chargés de foin. A quoi se résout le cri des orages contaminés par la confiture de chair grave? A rien de bon pour le lutteur qui ne dîne que de muguet. Il n'a pas la tête à lui. Elle brille comme un dessin de feuilles équatoriales et, sur le tranchant de la lèvre, il porte un masque de vin doux.

N'avoir que des reproches pour ceux qui n'ont plus de jambes pour aimer, est-ce possible quand les pieds ont meurtri à droite et à gauche les très misérables corsages tombés en boule de neige sur les trottoirs.

Pardonnez au sauteur du grain de mil. Il nage dans la rosée et porte deux pistolets chargés de verdure.

Et dans le corbillard ces ombres allongées sous des panaches de je-sème-à-tous-les-vents.

Il gagnera à chaque appel un gros bonnet charmeur de miel qui le fera tomber dans des colliers d'enclume.

Ah! que ne puis-je, entre quatre échelles tel une statue de cuivre, descendre en laissant au fil de l'araignée une écharpe de grande dimension et me rappeler aux bienfaits de ces étoiles qui s'élèvent en cascades remontantes malgré les aspérités de l'air.

Je couche sur une pierre, oeuf du ciel, entre les trompes d'une sauterelle géante à qui j'abandonne des gants en relief.

Je suis un dangereux récidiviste de l'espèce la plus rouge. J'ai sur les mains des cartes de géographie et aux pieds de quoi les parcourir.

AMNÉSIE

Les vierges doivent laisser les perspectives au mercure et les reflets à la gentiane, cette corruptrice des forêts.

Bustes je vous envie dans vos colliers de chiffres arabes. Parmi les échantillons de plantes somnifères vous passez avec des phrases d'amour. Et sous le regard de la vitesse une scie circulaire vous découpe lentement.

Le sel est prisonnier comme un rat dans le zigzag qui vous ronge. Toi, jeune homme, tu souffriras un mal pire entre les derniers rayons du soleil et la rape à nuages qui porte fièrement le sourire du chat.

Quelquefois les canards poussent du coude le fameux iris qui sèche sur sa tige à égale distance du canapé brûlant et de la vitre où descend le rideau minuscule d'une feuille.

Le lustre est glacé dans les chairs abondantes.

Les pyramides couvent des milliers de seins et le rigide plat de fer illuminé par la roséole des monts s'appuie sur l'épaule du ciel.

Le général a dû passer sous le gris éventail des mitrailleuses un fil que son regard ne peut désavouer qu'en clouant au poteau des fossés de Vincennes cet adjudant au fouet de mirabelle qui parlait de chez lui en faisant sauter sur ses genoux des obus en enfance.

L'ÉCHELLE DE PIERRE

Nous laissons envoler l'âme de plumes rouges que gardait sur le coeur un gilet de feuilles mortes. Pourquoi abandonner au mal les taches du soleil.

Tu n'es que calcaire.

Celui qui attend l'horizon dans ses mains réunies doit pousser des cris de bataille et la pluie échangeant ses armes contre les siennes dressera des tentes sur les sommets et emprisonnera le seul roi humide : celui qui est couvert de boue et de crachats.

Le prince est ensablé par les horloges du Sabbat.

Je refoule chaque merveille dans le ventre ballonné de midi. Elle y forme un oeuf d'or qui éclot en poussant au travers de l'écorce de métal triste des fusées volantes et des perles.

C'est en exécutant des tours muets et doux que le muscle descend jusqu'à toucher les os. Alors la langue se baigne dans la fièvre et les mains caressent une fumée montante comme un champignon de poussière.

En entrant, j'ai vu se lever un balancier doré dans les cheveux du crime. Les violettes formaient des grains de beauté dans la paille des chaises. La suie nous fardait à chaque geste et l'orgueil fleurissait comme les quintes de toux qui sont des artères de pivoines.

VILLE OUVERTE

Voici le retour oblique des régiments dans l'avenue entre les quatre cheminées de l'amour.

Il faut rendre hommage à celle qui porte de grands drapeaux dans les yeux.

Pour retrouver la quadrature de la danse, les conquérants ont moissonné ces esclaves grandies par la meule en colère et les chaînes de cristal qui limitaient leur marche.

Et maintenant, pour nourrir cette ville toute en terrasses et dont la chaussure est la mer, il faudrait un collier de mille pièces d'artillerie.

THEATRE

Des filles à crinière venaient faire des tours de misère pour quelques pièces de vin. Les spectateurs, vêtus de vitrines de parfumeurs, attendaient que l'orage ait coiffé ses chapeaux de fougère. Ils regardaient tomber la neige de midi. Quelques explosions d'animaux plats, punaises de navires venus, on ne sait comment, sur la place du Théâtre-Français, éclairaient de temps en temps le dessous des bras des danseuses. Et le rideau était plus loin de la bouche que ne le furent jamais ces trente-deux escabeaux de nacre où chacun se retrouva assis pour perpétuer l'ombre du baiser.

Au premier coup de tonnerre, la plus grande au corsage d'hortensia, celle qui exigeait un filet d'or pour sourire, se laissa tomber dans les entrailles de la fourrure. Ce furent des cris de tous les côtés. Les boutons de manchettes s'allumèrent. A la frayeur succéda l'angoisse.

Le fiancé, jaloux de l'apparition des persiennes, cette demi-obscurité qu'on obtient en nouant la lumière à l'ombre de la chambre nuptiale, déposa les couronnes de sa raison à côté de deux mains

étranglées et, pour fuir le soldat du tonnerre, se laissa emporter par le vent.

Tout eût donc été pour le mieux si son domestique n'eût trouvé dans un champ de trèfles le signe qui devait le guider jusqu'au golfe qui apparut lorsqu'on eut tiré sur l'inexplicable chaîne du château fort.

Les femmes soudain dépouillées de la tristesse furent en proie à cette maladie qui laisse des cailles bleues sur les genoux et des disques de quartz des deux côtés de la cervelle. Aussi, pour pallier tous ces inconvénients, on dut recourir au coup de grâce qui en l'espèce fut une chute d'eau jaillissant d'un miroir en forme de nez. L'appareil fut traîné sur quatre roues caoutchoutées au milieu de la scène où tombèrent à une seconde d'intervalle les divers musiciens de l'orchestre. Des voiles se posèrent sur les épaules de mon héroïne qui avait froid. Elle buvait à chaque escale aux fruits ouverts derrière les cheminées de chrysanthèmes et la toux qui la secoua à notre arrivée eut pour effet de faire naître des équerres de rubis sur le coeur des adolescents qui remontaient de la mine.

Le fiancé contemplait une étoile de fer. Elle était devant lui avec ses chaînes et ses charmes. Quant aux spectateurs, ils n'en croyaient pas leur colère. Quoi, disaient-ils, est-ce pour se moquer de nous qu'on nous a conviés à pareille folie! Et dans le tumulte les machinistes secouaient les larmes qui rouillaient le tapis où l'épouse se déchira de haut en bas pour prouver combien elle était vierge.

Le lustre se cabra comme un cheval et les parures des assistantes se rangèrent en couronne mortuaire.

Les souliers des enfants sortirent par la rue de Rivoli en une procession dont la seule croix était le squelette d'un pauvre bougre, celui qui jouait du violoncelle.

Et personne ne songea à regretter la fiancée qui serrait avec effusion les menottes de la police, car elle avait tué le printemps du joli coeur sans compter les rayons que le genou garde dans le silence d'une articulation où le fiancé dormira jusqu'au Jugement Dernier.

MAJEUR

L'épouvante passant sa main sans os sur les vagues de la mer et dans les voiles des navires, me donnait ces yeux de migraine et de braise qui sont deux jumeaux orphelins perdus dans la lumière d'un grand bal.

On donne à manger aux athlètes. Ils refusent tout ce qui n'a pas de plumes. Ils s'allongent sur des viandes violettes en nouant en rêve des cordelettes de soie autour du cou des étranglers.

Géants, je vous envie en passant sous vos moustaches de cristal. Vous noyez des flacons de menthe et de mélisse dans vos larmes en forme de faucilles. Quand vous marchez, les traces de vos pas sont des vélodromes de violettes où passe le gentil moucheron qui n'a que deux servantes pour le rouler dans une voiturette à trois roues. Vous feriez la ceinture clôturale de la riche demeure d'un lord rien qu'en soufflant dans une de vos veines en liberté. Les poulains de la plus haute ardoise y fouleraient des bottes de pluie et ce serait plus doux que le brouillard de la taupe et que la caresse du mal.

NUAGE

La forteresse qui défend les pendus du voisinage est surmontée d'une aiguille dont la pointe s'allume à chaque battement de coeur. Nous ne pouvons approcher de la porte que les mains de notre corps et de notre âme éternellement unies. S'il nous arrive de marcher sur le pied de quelqu'un, cet esclave nous rappelle la plus riche fleur de nos péchés.

Nous entendons alors le sureau développer ses ruches, le têtard éterniser la source. Nous imaginons une béquille à la poule d'eau et nos regards ont le pouvoir de débiter en robes du soir la masse des rochers.

C'est en partant du point mort, du poignet où le pouls se balance comme un ballon captif que nous nous embarquons dans une volière de branches mortes. Là, se tient un archevêque perdu sur une échelle en bois de rose noué de cravates de vers luisants, joyeux comme un déluge, tendre comme un mortel, joli comme un merci, ridé comme le ciel.

Alors commence cette histoire de porcelaine où le Paradis trouve une matière à briser à chaque entrée

des élus. Les services de table qu'on fit fleurir se tiennent sous une abondante fumée suspendue en clé vénérable. On les entendra comme on entend la mer dans les oreilles aimées. On les verra comme on voit la soie se vêtir de la chair des femmes. Ces vaisselles sont ignorantes de leur sort. Leur utilité ne vaut que par le poids des bienfaits qui les écrase ou des remords qui les broie dans leurs rumeurs.

Les échappées, celles qui choisissent le plus haut plateau de la balance, retrouvent Dieu dans la tenue du lys. Dans sa bouche, un ressort de montre chante un morceau d'opéra. Des poissons brillants viennent se coucher dans l'aquarium de ses lunettes. Lui, se penche et regarde friser les cheveux tristes des mortels. C'est l'heure où, sur la terre, chacun reçoit un petit serrement d'estomac ou une poussière dans l'oeil. Des lumières inquiétantes s'allument sur les routes. On trouve un porte-monnaie perdu sur un pavé qui, descellé, eût livré passage à une âme. Chacun se félicite en soi ou se recueille en Dieu. Mais lui n'en demande pas tant pour ouvrir une riche ombrelle où grouillent tant de doigts amoureux que les anges les plus hardis de son entourage en cueillent quelques-uns pour fleurir leur boutonnière. C'est ainsi qu'on accroche un ver à l'hameçon dans le divertissement soyeux de la pêche à la ligne.

Quelles révélations vaudraient mieux que ce sadisme étoilé. Mais la nature est indifférente. La pluie qui tombe est lumineuse et il y a un petit abat-jour sur chaque goutte.

NORME

Le fleuve est fixé par des vis de lumière à tout un passé d'ombre. Il s'ouvre de tout le volume de mon corps.

Aimants de satin vous avez perdu le hérisson de fer qui unissait à une tête de statue inclinée les rayons métalliques qu'il tenait de la science.

La lumière ne pèse plus dans ses mains. Les charlatans, dont la robe est faite d'épis de blé où travaillent des moissonneuses, s'embarquent sur un bateau rouge. Sauvé, si j'eusse reçu le pouvoir d'en faire une baleinière élégante où les herbes d'un corps voué au phosphore eussent trouvé des baisers à chaque pommeau des commandes, à chaque noeud des cordages et jusqu'au centre de la bouée d'immortelles dont le parfum se replie dans une coquille de noix amère.

Je découvre une fenêtre humide de rayons. L'hélice m'embarrasse dans une chevelure. Je vois passer l'écharpe d'un escalier de cire. Une main gantée d'or chante dans une carrière de charbon.

Un mouchoir en tombant fait un bruit de tonnerre lorsque j'abandonne dans la gorge ensanglantée de la dernière valseuse le collier que je voulais voler.

Tout se joue autour de bobines incandescentes ou glisse sur un plan horizontal comme la goutte d'éther sur la vitre ensoleillée.

Les monstres ayant nié l'état de poisson, de lion, d'aigle, se parent des formes de la femme. Sirène. Sphinx. Dragon.

Une nébuleuse passe telle une jument éclatant de toutes les pierres à fusil qui font ces ravages factices appelés fantasias.

Et le fleuve charrie des revolvers en les flattant un peu du côté de la crosse, du côté le plus lourd, là où leur coeur est plein de femmes neuves.

LIGNE BLANCHE

La larme s'est levée dans un ruissellement de plumes sergent-major. Elle porte sur le toit de la maison une de ces étoiles que les automobiles promènent dans le ciel en secouant leur couronne de bois parfumé.

Je lui dois les plus chères marbrures de mon âme et de glisser vers la source finale des émotions où l'on peut, sans se trahir, confondre la lance avec l'enthousiasme et le bouclier avec le repos.

Les prêtres de la mort gardent un saphir noir dans un coffret de liège. Ainsi j'ai gardé cette larme sous la surveillance de grands avions blancs.

Tu m'as appris à douter des feuilles lorsqu'elles prennent la forme de la main. Je sais que toute une forêt est impuissante à reconstruire le temple de la pensée et je me réjouis que le plomb domine dans la mosaïque de l'automne.

Chaque désir est une plaie. Et j'ai parcouru la géante endormie en marquant d'une gémissement les défauts respirants de la chair.

Et les routes de mon cerveau sont tracées selon le signe de la croix.

TALISMANS

I

Délices, demain vos enfants riront mal.

Artifice invisible, voici la neige, Virginie : Une découverte merveilleuse.

Femmes qui souffrez, c'est pour rire.

Sur les marches d'un trône en porcelaine, prenez le bleu Alcyon pour combattre la vie.

II

Allons au théâtre, la fillette.

Le désir abrège la vie.

Canard candide régalez-vous, rien n'égale la gâterie et les angoisses d'une mère.

L'orfèvrerie du matin à la maison est la fin du martyre.

INVITATION A LA VALSE

X

Regarde, Léa, le drapeau de la Mutualité des hommes et des femmes. Que porte-t-il sur sa soie verte?

Il porte cette inscription : Soyons unis.

Soyons unis disent les citronniers. Et c'est ainsi que nous passerons notre vie avec une petite croix tracée au crayon rouge sur le coeur.

Une petite croix, dit-elle.

Oui, une petite croix.

Le désespoir nous habillera comme des hommes. Toi, la femme tu seras nue comme l'absolu. Tu t'en porteras mieux. L'hiver te passera des sabres au travers du corps, mais l'été, le soleil, la saison qui lèche pansera tes blessures et d'ailleurs je serai là avec mon grand mouchoir.

J'ai vu X. X aux quatre chaussures de chevreau. Le charmant visiteur sans tête, qui tient de la roue par le savoir et qui est le feu d'artifice de la pensée.

Avez-vous vu X? Il faut l'avoir vu pour y croire, il ne faut pas y croire pour le voir. X m'a visité et je ne l'oublierai jamais.

C'était par une belle nuit. Mes dix ongles me dirigeaient vers lui. X parut ténébreusement et ses quatre mollets étaient nus et beaux comme le maïs qui retourne en rêvant à la farine. Il parla. Il me confia la gamme ascendante de mes dix ongles.

Le premier dit-il, c'est le corbeau qui se laisse choir dans la salive de l'homme qui fume en observant la lanterne verte d'un disque.

Le second, c'est le mal du paysage. Quatre paires de boeufs emportent la cloche sur la route, et les enfants la font tinter en lui jetant des pierres.

Le troisième, c'est la patte sectionnée de la saute-elle avec une goutte de jus de mandarine sur la blessure.

Le quatrième, c'est un accordéon de fruits.

Le cinquième, le rideau de veines de la foudre.

Le sixième, le puits qui pourrit entre la moelle épinière et le cervelet.

Quelquefois un poisson s'y hasarde et vient mourir entre deux vertèbres.

Le septième, se traduit par ce bref dialogue : « C'est un diamant, dit-elle. — Oui, dit-il, c'est le moment ».

Le huitième, la cuirasse du parfait alezan.

Le neuvième n'est rien.

Le dixième, le dernier, c'est sur un roulement de tambour quatre petites filles comme des lampes, cherchant autour d'une table garnie de viandes et de fleurs, des invités assassinés par les aiguilles qui ont grandi subitement autour de la maison en fête.

X se tut et s'en alla.

PARURE

L'éventail se fermait comme la fleur du trèfle à quatre feuilles qui ressemble à la pensée par la pensée.

C'était la mi-carême de la volupté. Les blés se balançaient dans la fraîcheur de minuit sous un ciel encadré de miroirs.

Oh femme aphone! Ton collier était une cicatrice inoubliable et ta main pendait du côté de la mer morte.

Les araignées étaient reines.

UN HOMME

Sous les drapeaux de la mort subite il mâchait des hirondelles en fourrant sous sa longue pelisse de castor des Christ décloués. Il s'était parfumé de térébenthine pour tenir la fraîcheur du soir à distance. Celle-ci s'avançait pourtant. Elle était vêtue d'une jaquette de filou allumée à l'intérieur et elle souriait semblable aux vagues primitives qui se contentent de se poursuivre sans prendre l'aspect trop connu des feuilles d'acanthé.

Le nombril de l'homme était un épi de blé.

Les officiers du roi étaient exténués par la longue glissade des canons. Quant au roi il prenait sa tisane en se laissant rouler dans les couvertures de chenilles vertes.

Le peuple mangeait, sur le pouce, des esclaves étrangers.

L'homme inquiétait les semeurs d'épouvante. Il leur faisait présent d'éclats de rire et les rires joignaient à des yeux sans défense les défenses en arc de triomphe des cieux.

Toute la cavalerie passa sous le plus grand bijou. Les croupes se laissaient flatter par les paupières immenses de la forêt. Les glaneurs cherchaient dans les têtes éclatées la poudre d'or qui y pourrissait.

L'homme avait fait ces miracles et la faculté qu'il avait de passer de l'autre côté de toutes choses lui permettait de se trouver au noeud de tous les déguisements.

Un jour, le verre se laissa mesurer par le brouillard. L'homme surprit cet accouplement stérile et il me fit part de cette révélation en m'écrivant : « J'ai inventé le sable. »

Trois sphères s'étagaient en lui. Elles roulaient dans ce mannequin de soie ardente en équilibre grâce à une jante de revolvers lui tenant lieu de gyroscope et qui tournait dans son chapeau de six mètres de haut.

Sa parole était à ce point puissante qu'il lui ^{suffisait} de dire : Salut pierre, pour que la pierre s'armât d'un fusil.

D'un geste il mettait les locomotives en fuite.

DÔME

Une ronde de femmes tatouées promène sur un tombeau des guidons de velours mauve. C'est la fête du Saint-Ciboire.

Tous les alcooliques ont du linge de soie et montrent en se battant entre eux de belles dents dorées.

Ceux qui n'aiment pas la monstrueuse décoration des supplices, acclament les derniers lambeaux de chair qui parfument et lubrifient les vastes volants des transformateurs électriques. C'est là que s'est perdu le parfait moulage de la lumière. Il était l'âme d'un polyèdre de soufre où passaient des animaux en relief.

Mais la lumière est seule au fond de mes yeux où elle se farde derrière une loupe de stalactites et elle laisse tomber de sa bouche un fume-cigarette de givre où la mort s'est laissée geler.

Derrière moi, le mécanisme du souvenir se perd dans les herbes sauvages. Il y coule des serpents de tabac et des étoiles de vitriol.

Un borgne prédestiné va fondre des canons et allumer dans l'argile la fusion des socs de charrue et des carabines douces comme la tempe des petites filles. De ce coeur déchiré surgit un porte-monnaie de braise avec lequel en les payant de leurs services je brûlerai d'autres poitrines.

ANNEAU

Le cloître des ossements est fermé par le tambour. J'y pénètre chaque soir en me torturant les mains dans des appareils disposés à l'entrée et qui sont des grenades de platine garnies de clous et de muqueuses. Il s'agit de désapprendre les gestes. C'est ainsi que mon pouce ne s'oppose plus aux autres doigts, que mes doigts rêvent chacun pour leur compte, et que mes sens sont enfermés dans cinq tours qui se font la guerre.

Et déjà j'ai perdu la vue, celle qui tenait les objets à distance. Et tout ce que je ne veux plus toucher me fait un beau cortège dans la rue.

LES BIENFAITS DE L'OMBRE

Qui est plus fort que la rotation de cette planète qui entraîne les pierres et les hommes sans les télescoper dans son tourbillon?

Le petit garçon en prenant la branche qui flambe se rougit les paupières mais, concentriquement à ses yeux embrasés un cercle rouge de deux mètres de diamètre lui révèle le premier souterrain de l'air. C'est par là que vient la colombe au fichu de laine, celle qui de son côté en écrasant une fourmi s'ouvrait une tombe profonde où repose le fiancé futur.

On est criminel à tout âge.

Et toute leur vie ils la passeront autour d'un gâteau fait avec des épaules et des seins et décoré de précipices et de couronnes en feu.

La lampe, le ciel du lit et l'enfant même. Ah! ce dernier, s'ils le soupçonnent de porter l'enfer autour d'un chapeau vermillon signé Jean-Bart ils le marqueront d'une dentelle d'écorchures jusqu'à ce que ses yeux trahissent l'inceste.

Et je les vois tous les trois endormis dans le sirop de groseille répandu.

Consuella l'

CONSTJELLA

ou méditations sur le gouffre de Padirac (fragment).

Peureuse, Consuella me devançait. Elle m'éclairait étrangement, je veux dire qu'invisible et blanche elle occupait tout le silence de toute sa voix altérée, ou plutôt, et l'on me passera cette mise en train par trop bêtement honnête, je souhaitais, tant elle avait de peine à se reconnaître, qu'elle se confondît avec cette mort théâtrale, bref, pour un peu je l'aurais poussée dans les cuves de l'enfer que je décrirais si le grand papillon blanc dont la trompe fait cent fois le tour de ma pensée ne m'arrêtait au bord d'une profanation inutile. Non, l'enfer sous le suintement analytique de la rosée profonde et goutte à goutte mesurant la permanence de la nuit, sinistrement compromise par l'électricité — je m'excuse d'évoquer ici cette fée de métier — non, l'enfer s'arrêtait à la seule analogie plastique d'un monde où seules respirent les crevettes inoffensives et aveugles. Et nous, les hommes malgré nos marteaux brillants de néophytes nous accomplissions le rite avec moins d'épouvante que de curiosité. Seule Consuella, il le faut, s'abandonnait jusqu'aux moelles. Je ne songeais pas, comme je le fais aujourd'hui, à la ramener aux ombres des mimosas et à lui offrir ces dattes cruel-

lement acquises dans la neige et marquées par la fatalité qui veut que je gagne toujours en jouant le numéro onze à la loterie. Je n'y songeais pas. Mais un beau crime dans cette solitude où le sang eût fait défaut, en tout cas un crime sans couleur, m'eût tenté, et aussi le son d'un amour fossile à la rivière souterraine, d'une ammonite éternellement bruyante, d'une passionnée et déchirante interrogation.

« Ici la route a quatre-vingts mètres de haut », annonçait le guide.

Et résignée, Consuella y logeait le clocher de la ville et tout une bête d'ombres au-dessus de laquelle une mince plate-forme calcaire portait en plein soleil un troupeau de brebis et de chèvres. Les méandres disposaient la mer et la forêt avec bonheur. Sauf l'impénétrable moulure des parois, la profondeur nous guidant avec rigueur, nous atteignons à une sérénité de plus en plus légère, si bien que Consuella m'affirmait être l'essence même de la merveille et confirmait mes craintes en riant sans que je l'entendisse.

Je pensais qu'il ne peut y avoir de révolte contre la nature. J'acceptais le paysage sans songer que derrière rôdaient encore de grands squelettes sans fourrures. D'un signe, je me croyais fort de les faire surgir hors de leur retraite, mais je m'inquiétais des terreurs de Consuella que la banquise cernait déjà et qui riait toujours silencieusement à je ne sais quelle épouvante. Navire triste, pressé de toutes parts par le glacier amoureux, nourrissant des oiseaux à nervures dans une contrée où il faudrait voir ce prodige : le diamant briller sans reflet. Sans doute à la lumière projetée, l'éblouissement des multiples, et

qu'il l'apporte à la main comme une torche, où la propage scientifiquement, de charbon en charbon, mais avoir l'oeil absolument spirituel, l'oeil du hibou qui voit la merveille sans lampe. Que tout s'éteigne, Consuella, et que par ton abandon ou ton sacrifice règne ici l'aurore boréale qui fait corps avec les cristaux. Je méprise l'escroquerie du vainqueur qui vient la flamme au poing et dont le feu n'est qu'un jouet rayonnant sur les apparences.

Un visiteur s'étonne des cristallisations en ergots qui font échec à la morphologie du quartz. Ah! plutôt prenons place dans la grande nef des mers du déluge, subissons les remous d'une étrave fantôme, et regrettons que notre dernier geste ne soit pas calqué sur la pure statue de l'étonnement.

* *

Voici l'embarcadère. Nous prenons place sur un bateau plat et religieusement nous quittons la rive. L'homme rame sans bruit. Il a le culte d'un silence qu'on lui a appris à respecter. L'idole frissonne dans une étole blanche. « Écoutez », dit-il, Consuella m'a pris par la taille et je l'embrasse aussi. Je pourrais... Non, ni Venise, ni Amsterdam, mais l'immersion absolue. L'eau se sublimant et rejoignant l'élément solide par les échelles de la solitude. La matière sous ses aspects les plus froids se répandant par l'harmonie et s'alliant à toute la pureté des hommes. Plume et poignard, carbone et poison, fleurs et larmes, éther et ennui, Christ et désespoir, avalanche et rêve.

« Écoutez », dit le guide. Et le bateau avance dans une rade verte au pied d'un volcan éteint. Et fier de cette fleur cueillie au fond même de son oeil soudain vitrifié, le passeur franchit la borne sacrée, répondant

par un clapotis de la rame à la rumeur naissante du lac de la Pluie.

Devant les orgues ruisselantes où chaque vibration de la goutte d'eau émeut une plante cruelle, ces nénu-phars à couronnes qui projettent jusqu'à la voûte le dessin fuyant d'une femme évanouie, Consuella propose toujours l'oasis rouge d'une défaillance. Je lui en veux d'opposer à cette misère éblouissante la perfection d'un corps sensible. Mieux, à la richesse étincelante de son regard qui emprunte à la pureté s'avérant impuissante à remplir son rôle métaphysique quoique l'oeil réellement s'inspire des diamants qui nous assiègent, je préfère ces angles souverains qui raient toute matière et je m'accuse de faiblesse envers Consuella, de lâcheté devant son indifférence d'animal amoureux.

Il me vient alors à l'esprit de proposer l'impossible. De bâtir un drame lyrique où *véritablement* chaque image serait traduite dans son sens immédiat. Je veux dire que l'Azur devrait être l'Azur en vérité au-dessus du décor. Je ne ferais aucune concession. Si je parlais d'une rivière d'émeraude, quitte à recueillir toutes les émeraudes de la terre, je voudrais sur la scène les y voir briller toutes. Si Psyché était l'héroïne, il faudrait la trouver quelque part et l'Amour même s'il devait faire crier au monstre et illustrer la couverture de tous les magazines du monde devrait avoir des ailes de plumes et de chair. Lorsque je regarde une pierrerie et que paresseusement je l'élève jusqu'au regard d'une maîtresse excusant d'un fat compliment qui les rapproche aussi, un moment d'inattention, je sais bien quel rapport lointain ou inexistant me fait la dupe d'une mauvaise poésie; et après tout qu'au diamant auquel je les compare, je

préfère encore ses yeux. Alors, du spectacle où je me convie malgré le faste imaginaire et cependant possible, je sortirais malheureux et désenchanté comme ces enfants qu'on emprisonne au milieu des trésors. Mais que je l'écrive et annonce que demain à l'Opéra, l'Azur présidera à la rencontre de l'Amour et de Psyché au bord d'une rivière d'Émeraudes véritables car telle est la volonté et le pouvoir extravagant de l'auteur, si je le crois, je traverserai les mers pour y assister.

La puissance de la poésie ne réside pas ailleurs. C'est de ces mariages barbares que la pensée moderne se rajeunit. J'enverrai le poète qui reportant de l'inconnaissable une voie isolée s'exprimerait dans un langage imprévisible. Mais les plus grands d'entre eux sont encore ceux qui jettent les ponts les plus hauts de la civilisation où ils vivent à la barbarie qu'ils soumettent, pour les qualifier passionnément l'une ou l'autre. Pour le reste, pour l'essentiel autant dire à l'étoile d'annoncer sa présence avant l'arrivée de son train de lumière.

.....

Parisiana ²⁰

PARISIANA

D'une colline à l'autre, à pied, à bicyclette, à motocyclette, en voiture, j'ai fait cette promenade en forme de V vertical. On descend, on remonte. On redescend ce qu'on a monté, on remonte ce qu'on a descendu. Moi je n'y vois pas d'inconvénients. Mais le destin en décide parfois autrement. On fait sa petite bille de mercure et on reste dans le fossé, au creux des deux pentes.

J'aime la nuit. Au-dessus du hangar, entre les tuiles saccagées de la toiture, les étoiles brillent et les oiseaux passent. Il y a de la pluie figée sur les brancards et, sur la route, une lumière acétylène qui rôde avec un petit bruit de brouillard et de salpêtre, avec un grésillement *castiné* de pneumatique. C'est généralement l'heure que choisit la vache pour me regarder. La vache aux yeux de qui rien n'existe que la douceur et que la lutte. La vache est très en beauté ce soir! Ses deux cornes hautes et branchues ont la forme avouable d'un V calligraphié en bâtarde. Ses oreilles comme des moules de rivière, ont des nacreurs de lune et d'aurore avec un peu de poil blond à l'intérieur qui les fait sourire et frissonner. Les yeux de la vache se hérissent de cils épinglés comme l'iris et la barbe du morse, mais tout cela

très fleuri et les deux iris authentiques tournent avec fièvre dans la cornée du globe comme si la lumière ruminait aussi. La vache est debout sur ses pieds de derrière qui sont féminins. Des pieds de femme, des jambes de femme, des cuisses, des fesses, des hanches, un ventre, des seins de femme ! Cette femme au pelage fauve porte en se dandinant une belle tête de vache, comme un chapeau niçois. Voilà!

La sempiternelle goutte d'eau tombe de la dalle, autrefois trouée d'une balle de fusil de guerre — (allemand le fusil) sur mon front (français et endormi le front). Il a plu. Il est temps de s'éveiller. Goutte à goutte la morsure ronde s'apaise, une aurore comme un crépuscule, rénove les plantes de la nuit, achève de conquérir le gravier. L'hirondelle jaillit du mur. Le chat a trouvé le premier soleil. Tous les escargots de la citerne cheminent vers l'ardoise ébouriffée. C'est l'heure que choisit la vache pour foncer sur moi. Elle fonce, les cornes en avant, ouvertes et tendues. Je pare. D'un seul bond je glisse des naseaux à la nuque, comme ils le font si bien dans les courses landaises et par le toboggan des reins je me retrouve assis, de l'autre côté, sur un tas de luzerne où s'effare la coccinelle qui s'envole en me lâchant sur l'ongle auriculaire sa goutte de café.

— Pardon, dit la vache.

— Pourquoi, madame...?

Et, sans façons, en tirant les longues épingles qui la liaient au Minotaure, elle retire ce chapeau sanglant et découvre un visage que je ne manquerai pas de décrire lorsqu'il aura parlé.

— Parce que je m'appelle Parisiana. Tel est mon nom. La robe que je porte, cette fourrure, permettez-moi de l'ôter.

Et le mystérieux dégrafage s'accomplit à des yeux qui n'en croyaient pas les leurs, avec une grâce qui fit d'une attente écorchée un ravissement d'oeuf sans tache, d'oeuf antique démesurément attaché à l'écume : Aphrodite en chair et sans pierre.

— C'est un beau nom, dis-je. Et vous le cachez bien.

Le visage sourit longuement. J'en profitai pour l'examiner dans le détail et l'épuiser en fin de compte. L'ombre que la lumière poursuit en se repliant sur elle-même, ce sel masqué qu'elle recherche dans les profondeurs les plus cachées du quartz, ce blanc qui n'est que l'apparence du désir, ce talon de l'enfant que le menton imite, ces sourcils attirés par les ongles rompus, l'incompatibilité du charbon et de l'or, oeil brasier, oeil faucille, or dormant... toute la décharge du sourire liaient ces éléments que le corps statufié portait comme une cariatide, et moi je ne savais que penser de la vache et mes lèvres tordues dessinaient le contour de Paris.

— Parisiana, vraiment, mais vous le cachez bien.

A ce moment, je compris qu'elle n'aurait plus rien de mystérieux pour moi. Je veux dire que je devrais renoncer à tout espoir d'aventure et, qu'en bon ami, je serais le confident de ses vertus et de ses défauts.

— Ne croyez pas, ajouta-t-elle, à une pensée insuffisamment formulée, que je fasse mes robes moi-même, comme la génisse ou la jument. Je les achète et je les couds. Il m'arrive parfois de les stopper au fer chaud. Voyez à l'envers : voici trois empiecements informes que j'ai fixés moi-même. Mais voyez à l'endroit, on ne le dirait pas.

— C'est vrai, dis-je, la nature n'eût pas mieux fait.

— Dites donc! s'étonna-t-elle. Dites plutôt qu'elle n'eût pas su s'y prendre. La fourrure des vaches, que je sache, n'a jamais la forme des femmes.

— Parisiana n'a qu'une forme, répliquai-je galamment.

— Qu'en savez-vous? dit-elle en tirant sur le bout de son sein qui s'allongea comme une tétine artificielle.

— Évidemment, constatai-je.

— Ne vous fâchez pas, murmura-t-elle, en me prenant le bras. Il est préférable qu'il y ait de la marge.

Et sur ces mots ravissants, nous pénétrâmes chez elle, sa robe entre nous deux, moi sa tête à la main.

La conversation que nous eûmes ensemble et qui suivit le baiser le plus chaste que j'ai jamais reçu depuis la mort de l'évêque Fabien, lequel ne baisait que du bout des bagues, me fit comprendre que Parisiana n'était, à l'image d'une autre divinité plus connue, qu'une extraordinaire vache-garou.

— Je suis, vous l'avez deviné, la Vache-Garou. Mais je ne suis pas méchante, au contraire, et la preuve c'est que je veux vous faire des cadeaux, et tout de suite.

— Oh! des... dites-vous? Un seul suffirait, Parisiana, même demain.

Ah! qu'avais-je dit, sur la dernière syllabe, je reçus sa peau au visage. Cependant que, prodige d'une mécanique fort bien réglée, la tête dans un coin meuglait en ricanant. Je n'avais plus qu'à me jeter aux pieds de Parisiana. Je le fis. Je me roulai sur la peau de vache en sanglotant et la tête encornée daigna fermer les yeux. Alors la Vache-Garou me releva gentiment et avec la plus grande tristesse me fit don d'un foulard de coton du siècle dernier sur lequel s'effacera encore longtemps autour de mon

cou l'impression écarlate d'un jeu de cartes en désordre.

Je la remerciai avec effusion. Elle m'arrêta :

— Il suffit, mon cher. Mais cette bagatelle ne saurait suffire. Je vous fais don, en outre, de ce paquet d'obligations, à la condition expresse que vous les réalisiez au plus vite, et que vous en dépendiez le montant au plus tôt.

— Non, non, Parisiana. C'est impossible. Je ne puis accepter cet argent.

— Prenez-le, dit-elle gracieusement, car il est parfumé.

— Ah! fis-je n'y tenant plus, quelle charmante Vache-Garou vous êtes, Parisiana. Un tel mot vaut bien que je l'accepte. Un tel mot vaudrait presque que je renonce à vous.

Alors, oh! alors! cette femme incroyable s'esclaffa en se tenant les côtes.

— Mon pauvre ami, renoncer à moi, dites-vous? Êtes-vous fou? Si j'étais vache, seulement vache, peut-être le pourriez-vous, peut-être consentirais-je à regarder passer, à arrêter peut-être, le train qui vous emporterait. Mais je suis *aussi* garou, tout à fait garou et dans ce cas je ne vous vois pas frais. Croyez-moi, avant qu'il ne soit trop tard, il sera bientôt quatre heures, allez vous faire payer à la banque. Vous n'oublierez plus Parisiana, mon cher! Mais auparavant, voulez-vous m'aider à passer ma robe, merci! Passez-moi mon casque. Adieu!

Et je restai seul et stupide, mon foulard d'une main, mes Ville de Paris 75 de l'autre, cependant que Parisiana s'éloignait à petits pas en paissant gravement à travers la campagne. Je la suivis des yeux aussi longtemps que la courbe de la colline me le permit. Assez toutefois pour voir un jeune enfant surgir d'un taillis, l'attacher d'une chaîne par

les cornes et la reconduire à l'étable en la rossant à grands revers d'aiguillon. Le coeur navré, je remontai de l'autre côté, vers le village, suivi d'un imbécile venu d'où? — qui ne voulait plus me lâcher et qui m'ayant rejoint aux guichets de la Banque Agricole me dit en confidence : " Vous savez, monsieur,

*Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent. »*

Je lui tendis cent sous qu'il refusa. Mais il m'invita à dîner, et j'acceptai ne voulant pas le désobliger.

... Et Acarius! 1

I. L. P. F.

Humorage à Picasso ²¹

HUMORAGE A PICASSO

(1930)

*Et vive le pinceau
De l'ami Picasso.*

(Apollinaire.)

Cet arbre fait comme un tombeau,
Cet astre comme un numéro,
Ce soleil comme un escargot,
C'est Picagot.

Ce journal ni joli, ni beau,
Cette sciure de gâteau,
Ce double sein comme un étou,
C'est Picétau.

Ces cheveux poussant dans un pot,
Cet oeil pareil aux culs d'oiseaux,
Ce maréchal porte-marcheau,
C'est Picacheau.

Ce mou, ce dur, ce matériau,
Moulé, pompé comme la chaux,
Colorié à coups de plumeau,
C'est Picaplo.

Ce dos, ce fal, ce paletot,
Ce récit mis comme un fardeau
Sur la tartine de Toto,
C'est Picato.

Ce sol tout nu, ce ciel sans os,
Cette baigneuse comme un gigot,
Et ce cheval comme un sabot,
C'est Pisabot.

Socrate au torse de fourneau,
Divisant le diamant des eaux
Pour l'épingler dans un tableau,
C'est Pitableau.

L'allumette épinglant le faux,
La faux imitant le râteau
Pour peindre un rire à l'Otéro,
C'est Picaro.

Enfin,
Napoléon changeant de peau,
La peau changeant de poils labiaux
Et les poils changeant de pinceau.
C'est Picasso!

Démarches d'un Poème ²²

DÉMARCHES D'UN POÈME

(1931)

A Raymond Queneau.

I. L'ÉCRIRE

L'eau bleue où navigue ta bouche
porte un vaisseau plus fragile, plus sombre :
C'est la braise
chargée de ces oiseaux pirates
dont les plumes sont des chevelures
et les ailes, un livre éclaté.
Étincelles,
Syllabes grandissant sur le cri,
comme l'arbre au sommet des forêts monte en rêve
et la cloche au milieu de l'océan.
Paroles.
C'est toujours la chaîne amoureuse
traînant l'aurore éparse entre les deux montagnes.
Et le repos s'appuyant entre tes sourcils.
C'est une petite femme cette bouche capitale,
cette bouche capitaine
qui parle, pleure, rit,

cette bouche-ciseaux qui charge de tremblements
les mots, les mains, la chair,
et enfin la neige qui tombe sur le lit au milieu d'un
bois après l'amour,
Tu sais, lorsque les maçons de l'autre côté de la rue
entassent d'énormes cubes d'air
Et que le grand diamant céleste
te raie horizontalement les yeux.

II. LE RÉVER

Le paquebot qui t'emporte sur la mer
est suivi d'un vaisseau fantôme
que je commande.
Ses voiles sont tissées de chevelures et de plumes
d'oiseaux
Et son invisible équipage visite les femmes endormies.
Virginia. Gérard.
Virgi...nia. Gé...rard.

« D'où viens-tu? »
« C'est toi l'Indien qui me torture. »
« — Je suis passé par le trou de la serrure, Virginia. »
« Regarde mon vaisseau de glace »
« cette cathédrale de miroirs »
« dirigée par les aimants du pôle, »
« brillante, sur les lieux du naufrage, »
« immobile, un moment, »
« Puis, soudain, reprise par les courants rosés du
Mexique »
« et nous emportant avec ses ours charmés »
« et ses mouettes volant comme de grands sourcils. »

Virginia, capitaine d'un paquebot
que tu destinais aux tempêtes.
Tu commandais par jeu, pour rire, et tu avais peur
des remous que faisait l'ombre de ton navire.
Capitaine, à la fin, d'une ombre.
Tu es soumise maintenant à la navigation d'une
banquise
où j'ai tout préparé pour toi :
le divan, le champagne, les fleurs.
Et voici les bijoux que tu avais oubliés.

III. L'OUBLIER

Je te parle au travers de la pluie.
Et l'arc-en-ciel qui franchit la forêt mouillée
plonge dans une caverne où s'abritent des paysans
autour d'un feu.
A l'autre branche de l'arc
explose une mine, une fontaine jaillissante de plumes
panache sur le dernier cheval cabré.
On chasse le sanglier autour d'une maison en ruines.
Ta main tremble sur la vitre du crépuscule.
Tes yeux, d'une arche à l'autre du viaduc,
s'éloignent avec la girandole des éclairs.
Un goût de chair et de fumée...
Une angoisse, un gémissement,
les doigts écartés, vibrant comme des palmes
vers ce départ sans toi soudain déshabillée
parmi tes gestes inutiles.
Et le train suspendu qui fait tourner le paysage,
brillant de mille prismes,
t'éblouit et t'endort,
comme les pierreries les femmes en voyage.

IV. RECHERCHER SON CONTRAIRE

La source où tu bois
révèle le reflet plus altéré que tu touches des lèvres :
C'est la boue.
En toi, comme dans une nasse vibrante,
pénètrent des écailles enflammées.
Rayons.
Murmures débordants de l'ivresse,
comme le typhon mêle les poissons aux oiseaux
et l'air aux profondeurs des montagnes.
Aveux.
C'est toujours le câble de la solitude
hissant la nuit compacte jusqu'au sommet des plaines
et la colère se levant entre tes deux joues.
C'est le bateau percé, cette bouche singulière,
cette bouche d'esclave,
immobile, enchaînée,
cette bouche rigide qui pétrifie
le silence, le cerveau, la pensée.
Et enfin le parfum rouge qui monte vers le plafond
au milieu de la chambre après l'amour,
tu sais, lorsque les ouvriers démolissent à coups de
pioche
le mur de notre maison,
et que la petite goutte de sang humain
te dilate verticalement les yeux.

V. « L' HUMORI SE R »

Le ciel ardent où se fixe ton sexe
brille d'une autre étoile inaltérable et claire :
C'est ta bouche,
abandonnée de ces animaux familiers
dont la fourrure n'est autre que la peau des hommes
et les membres, des colonnes brisées.
Gouttes de pluie.
Gestes descendant vers le sol,
comme le fruit au milieu du verger, en tombant, vous
réveille
et la coupe vide au milieu des prairies.
Cascades.
Ce n'est plus la liberté de vivre
précipitant les marées réunies dans une mer fermée,
ni le travailleur debout sur ses pattes,
C'est le petit homme, ce sexe universel,
ce sexe-dieu,
qui agit, souffre, console,
ce sexe bénitier qui sanctifie
les maux, le travail, le corps,
et, enfin la manne nourricière qui tombe au milieu de
la salle à manger après les batailles,
tu sais, lorsque le charcutier d'en face embouche ses
oies grasses,
et qu'un gros pouce épiscopal
te ferme les yeux, l'un après l'autre.

VI. ENFIN LE RETROUVER EN L'ANALYSANT

Poèmes délirants ²³

Ce corps veiné, où la bouche seule est mobile,
cache mal un lieu plus sensible, plus mystérieux!
C'est ton sexe chargé de désirs.
Ton sexe que je vois entre tes cuisses ouvertes,
que je devinais et que je désire aussi.
Tes paroles syncopées,
tes balbutiements s'achèvent enfin par un cri
au moment de la jouissance,
et c'est le bourdonnement que tu connais bien.
Pourquoi parler.
C'est toujours mon corps satisfait allongé entre tes
seins
et le baiser que je pose entre tes sourcils.
Était-ce la bouche ou le sexe
qui commandait?
Plutôt la bouche dont les paroles et les caresses
voluptueuses
émeuvent encore le repos dépaysé qui succède à
l'amour.
Ce moment où le monde n'est plus le même
et où brillent tes yeux à demi fermés.

CONJURATION

Si elle est au ciel sans doute
Touche la terre où l'arbre cil
Le cèdre me barre la route
Rôtie au soleil sur le gril
De douze sabres je désire
Qu'elle veuille bien mourir

Avec moi qui perds la chance
De mordre à l'apparition
D'un vapeur blanc sur la Durance
Et debout telle une question
Posée au gouffre de ma fièvre
Par l'assassinat de ses lèvres

Cent ans attendue je t'impose
Le retour chez ce conquérant
Casqué de l'oeil noir de la rose
Dont les épines sont tes dents
Et le feuillage cette usure
D'une fillette à l'aventure

Dressée la tente la chimère
Traquée de l'aigle et du volcan
Par l'immobilité des mers

De la lune sur l'ouragan
Qui fait trembler cette poitrine
Émue aimable jusqu'au crime

Consuello Consuello
La main sur le regard naissance
D'une voûte où me conduira
La fatigue de l'innocence
Poudre éclatante Paradis
D'une mourante que je vis

Rire attendu mais sérieuse
Attachée triste chaîne brune
A ce baigne où la visiteuse
Traîne l'homme en bonne fortune
Sous les fusils au son du cor
Parmi les chiens pépites d'or

Amère invitation glissade
Autour du monde scintillant
Des descendantes de Grenade
Et rien du tracé fourmillant
Rien de la voix sitôt perdue
Ne mérite que je me tue.

LES JOURS HEUREUX

La porte de faux bois sur l'escalier hélice
Où les rats descendaient Tambourins sur les blés
Battus pour les dormeurs enfants de tous les vices
Résonne sous les coups de tes poings accablés

Les vitres des maisons se déplacent et vibrent
Comme les feuilles d'air que découpe la nuit
Et dont la transparence a l'épaisseur d'un livre
Dont le toit s'écaillant tuile à tuile est le bruit

Grappes C'est le nuage et vendange au porphyre
Où le cristal amour s'éteint ces mille soirs
Que le balcon de fer se prend à retenir
Dans ses acanthes de miroirs

Plus loin quand les corsets éclataient aux lumières
Et que montait vertige à nos ravissements
Le poids ailé des frelons perpendiculaires
Les fenêtres bâillaient dans notre appartement

Ce visage rayé par les mains de la pluie
Solitude Rideaux d'un soleil qu'on déchire
S'ouvrait sur des oiseaux vivants avec l'ennui
Des belles femmes qui respirent

La neige dont le sein meurt à chaque seconde
Ne blessait en tombant les yeux de ce berger
Que pour renouveler le visage et le monde
D'une femme en prison au milieu d'un verger

Fleurs fatales au vent vos chairs illuminées
S'accrochaient aux forêts comme ces lingeries
Que déchire en pleurant la femme abandonnée
Lambeaux dissimulés Sanglantes broderies

Cette maison où brûle une lampe à pétrole
Et que garde un grand animal noir sur le seuil
Voyageait Elle s'est arrêtée un jour devant l'école
Avec ses arbres, son perron, sa femme en deuil

Je n'ai rien demandé quand on servit à table
Des oursins, du chamois, du lait, des papillons
Elle a des yeux comme à travers la mer le sable
Et des doigts comme à travers le feu les tourbillons.

LA PROMENEUSE ²⁴

A Gaston-Louis Roux.

La porte s'ouvre sur la meule d'azur
Où la promeneuse dresse l'orage
C'est l'astre prince l'aigrette
Jaillie d'un attachant corsage

Et c'est l'ombrelle mécanique
Le jour découpé par six ailes
Où le regard surprend la mimique
De l'océan sous la raboteuse étincelle

Elle n'est pas seule courbée
Par l'éclat fossile des vagues
Et par l'ombre en rosace cette île
Éloignée et rougissante entre ses mains barbares

Elle se coiffe au profil même
Surprenant l'écume Alcyon
Bateaux anéantis où la jambe que j'aime
Monte couronnée par les papillons

Femmes en marche Promeneuses
C'est l'exil perpétuel le coeur tendu
Vers les plus redoutables faneuses
Ce sable remué par de grands chiffres nus

Que dit-elle Solitude Désir
Ancre légère aux profondeurs
Mais saignant au flanc le navire
Le grand sommeil, ce voyageur

Elle dit comme elle dessine
Les trois courbes vertes du ciel
La dent, la lèvre, la narine
Les trois serrures du soleil

Modèles des pierres, nuages
Sphère du jour, écheveau bleu
La tête de la promenade
S'y applique en fermant les yeux

Est-ce raison, doute ou cortège
La route est trace de l'ennui
Comme sa main trace de neige
Comme le jour trace de nuit

L'ombre à l'ombre répond et gagne
Cette apparence de métal
Que l'air clouera sur les montagnes
Avec ses pilons de cristal

Et la chaîne de l'aventure
Se traînant sur le sel d'un flot
Serre ta dernière parure
Chasseresse des derniers mots.

ESPACE ET TEMPS MÊLES ²⁵

Entraves...

1

Une femme écorchée aux grilles d'un journal
Voyage Le sommeil enflamme la prairie
Où se dresse sur un funèbre piédestal
Un éclair statufié jusqu'aux nuageries

Nœuds de la bête Chevelure
Sur ton repos cet épagneul
Les lys dévorent tes chaussures
Et ton charme se venge seul

Le grain de blé farine et rêve
Avant le soleil revenu
Phare Forêt Aube de sève
Dans mes bras comme un pain fendu

Digitale du labyrinthe
L'herbe du quartz tranche ce fil
Dévêtue elle sera crainte
Voyageuse de son profil

Un gramme de chair où le prendre
Ce meuble mouvant est fermé
De cire de sang et de cendre
Et d'une femme blanche armé

Le dé de marbre du silence
Contient l'abeille et son bourdon
Architecte de l'abondance
Sépulture de l'abandon

Un arbre déchirant jusqu'aux feuilles qui tombent
 Est traversé d'oiseaux de soleil et de pluie
 Une femme à son pied y dort comme une tombe
 Toute nue au milieu de la vigne et des buis

La fenêtre taillée par un rayon oblique
 Dissimule une main posée sur un fruit mort
 Un insecte en mangeant y fait de la musique
 Le jardin est paré des mûres du port

« Je te dis de venir t'asseoir à notre table
 Pour augmenter des tiens le collier de nos dieux
 Tout est si lent si blanc si vrai si misérable
 Il nous faut le fermoir du réveil de tes yeux »

« Car nos cils sont tremblants et notre lèvre endure
 Le désir sous les chiens couchés sur nos genoux
 L'ombre trémière de l'orage qui te mure
 Présage s'il fait nuit que tu n'es pas pour nous »

La neige en s'allongeant sur l'écho de cet arbre
 Éclairait le combat de nos cours messagers
 Et la foudre en tombant ne voulut épargner
 Qu'un seul grain de raisin de ce festin de marbre

(Juillet 1933)

La poésie triste refuge
 Le monde est sage quand il dort
 Les images ne mordent plus
 Et la mort ne mord pas encor

La pluie le soleil comme ils passent
 Passer le temps... le temps passé
 Retrouver qu'on n'a pas la grâce
 Automne Hiver Printemps Été

Fuir encor fuir toujours Angoisse
 Le repos plus lourd que le cour
 Les yeux navrés dans cette nasse
 Bonheur vannier de la douleur

Il agit il rêve Il rumine
 L'action le rêve et le jour
 La nuit s'arrête sur la mine
 Le visage glacé d'amour

Qui es-tu où suis-je où sont-ils
 Enfer roux de l'adolescence
 Il y a cette mer sans îles
 Où les bateaux oublient leur danse

Il était sans feux et sans lieu
Sans voix sans éclat sans manières
Deux mondes sous ses deux paupières
Chaussé de bottes de cent lieues

Il reste un coeur c'est la grenouille
Qui le fournit battant encor
Dans un verre de montre où grouillent
Toutes les heures de sa mort

LE VOYAGEUR ASSIS ²,

Cet oeil fixe sur la braise
D'un homme le journal à la main
Qui partira me pèse
Il n'y a qu'un oeil qui me plaise
L'oeil du chien

Que veut-il — l'homme? Qu'on le trouble
Il répond « Arthur »
La pensée, tourmente des mouches
Et la valise énigmatique sur le mur
Le voyageur assis me touche
Vous dites bien. J'entends Azur

Eh! La prairie où la fonte tourne
La prairie tourne à fond de train
Le voyageur montre le poing
Éclatant soudain Quelle fourche
Élisa dit-il Elle est seule
Et le train part comme une meule
Elisabeth.

O duvet soufflé d'un cageot
Pigeon charbonneux de l'attente
Le voyageur assis a chaud
Et la plume aussi le tourmente
Ouvre ton couteau.

Ouvre ton couteau ouvre ton couteau
Ouvre ton couteau — Arthur!
Elisa, dit-il Elisa dit-il
Vous dites bien j'entends Azur
Elisabeau...

ONANISME

Le ciel qui modèle la terre
O lune polissoir étoiles diamants
Est moins aimant que cet aimant
La voûte de ta main meurtrière

Précieux qui dit si bien le sens
De ce qui touche la nuée
En pressant l'oeil tu vois le sang
De toute ta chair remuée

En pressant ta main je ne vois
Que le glacier où ton oeil brille
Et sur ta bouche errante au bois
Ton nom gravé de jeune fille.

PORTRAIT DE L'ILE MADAME

Pas de limite à cette robe ardente
Que déchire une tête fixe
Rocher Fanal avec des yeux si doux
Avec des yeux si doux
Le paysage tremble à marée basse
Mais quel jour sa toison électrique secoue
Lorsque son menton bouge et qu'on lui voit le cou
Et qu'on lui voit le cou
Cette courbe défense
De toutes ses pensées la corne d'abondance
Où veillent des sourcils taillés en fer de lance
Et sa bouche fourchue comme deux pieds qui dansent
Et son nez reliquat des neiges de Provence
Et sa joue l'inquiétude et sa joue l'Espérance
Et son front le tombeau d'une âme d'importance
Et l'oreille endormie et l'oreille en partance
Ah qu'il n'y ait que deux plateaux à la balance
Deux plateaux, le fléau, l'aiguille et le silence.

PRINTEMPS TRISTE

O paon
Oiseau que l'air ne porte plus
Visage que le regard efface
Écoute le chapeau à clochettes
Poudré comme un canon
Lorsqu'au vent se fondent les cloches
En serrant leur poing à musique
Leurs doigts qui grillent et renouent
Aux vignes sulfatées le nuage de Pâques
Que la mer
Inonde cette bandelette de l'oeil
Qui emprisonne une goutte de vin
Et que
Le cheval
Dont
Le cri amoureux persécute les arbres
Me laisse mourir en paix dans l'étoile
Bergère.

Sur ton corps que le vêtement
Dont ma mémoire te souligne
Ma mémoire vient en dormant
Et mon sommeil quand tu fais signe

Léa Laure Hélène Kathleen
Femmes Fusées Fables relais
O colonnes de ce palais
Little pig — little pig — let me in.

UN NUAGE PASSE...

Un nuage passe en riant sur ma maison
Je crains pour ma pauvre tête
Que le vent n'épouvante plus
La taille d'un soleil-statue

Je possède la forêt blanche
La mer cristallisée au ciel
Les arbres mous comme des taupes
Les fourrures des derniers fous

Je possède un tombeau violet
Creusé dans une violette
Qui par la taille et le climat
Dépasse le Cap Strontiane

Je possède des oiseaux secs
Moulés sur un relief de lune
Et la viande d'une prairie
Étalée sur des pierreries

Cette couronne de vin pur
Le fief de modération
Je les possède pour toujours
Je les garde de la lumière

Et c'est le feu de cheminée
Qui veille à ma porte le soir
Avec une branche de saule
Et des paupières à la craie

(1928)

ANGOISSE

Flamber comme un feu de vipères
Je veux nouer à ma vie
La silencieuse terre bêchée
Le partage des liquides
L'air que filtre le regard
Et la flamme disparue

Mes mains sont rouges comme vos lèvres
Dites-moi qui assassine nos amis
et qui moissonne les femmes

Le deuil fourmillant des insectes
Les fourmis des yeux m'envahissent
Il n'y a plus que trois prismes de soleil
dans mon oeil immatériel
Il n'y a qu'une cendre verte sous ma bottine
Et la mer tout entière tient dans l'ombre de mon corps

Où est le sang végétal qui me couronnait
Et la charpente un peu charbonneuse de mon coeur
Où sont ma patience et ma volonté
Je suis jaune et pourri comme l'Été
et déjà la neige me prend aux ongles

Arrêtez cavaliers
Suspendez vos reflets aux feuillages
Il y a place ici pour votre peur.

(1928)

C'EST PHYSIQUE

Oubli, désespoir, sang donné
Vitres comme autant de phosphènes
Dont tout mon corps est annelé
Insectes noirs, porteurs de laine

Garnissez de silence Écho
De cette démarche élastique
Dont le mouvement est repos
Et tout ce qu'il souffre, musique

Les grains de blé, les étincelles,
L'étamine au visage peint
Le bois, la pierre universelle
Le poil de rat la mie de pain

Le ciel sur le globe qui glisse
Entre votre antenne et la lueur
L'aile coupée et la silice
Qui brille aux doigts de l'égorgeur

L'écharde, le plomb et le clou
Tous les sels de la pyramide
Conspirent à rendre plus flou
L'enveloppe où je me dévide

Fourmis du désenchantement
Dans mes yeux quelle fourmilière
Où passent deux nuages blancs
Plumes-statues ô mes paupières

Lentement vous décomposez
L'homme de sable que vous faites
Jardinière vous ratissez
Ma chair pour de nouvelles fêtes

O mémoire femme oubliée
C'est sur cette jonchée d'épingles
Que tu t'étais déshabillée

Oubli désespoir sang donné

MAUVAISE SAISON

Le temps que j'ai passé
Se brise à me poursuivre
Milliers d'éclats Verrière aux prismes éclatés
Le temps balle légère
Meurtrier de la buée de l'attente du souffle
Le temps s'est fatigué de moi
Du bec de cette plume il dessine l'absence
Et mon ombre au-dessus ne peut le contenir
Le temps est sans foyer
Sans lecture sans femme
Blanc comme le journal qu'on traîne à la machine
Sans forme comme la valise à la main
Hallucinant comme le paquet sans maître
Et je suis là tour à tour la main et le regard
Ce nuage à cinq doigts que jamais on ne pèse
Ou ces yeux s'éclairant de tunnel en tunnel
Ces yeux sans train, sans corps sans tête sans sourcils
Et que les voyageurs fusillent aux portières
Le temps n'a pas raison (*bis*)
Ah non Ah non
Le temps n'a pas raison.

(Septembre 1931)

CHANSON

La pâquerette tremble
Entre l'Azur et le Néant
Et nous ne mourrons pas ensemble
Petite fille au sourire béant

Le jour passe, insensiblement
La nuit passe, insensiblement
Et tu t'arrêtes tristement
Devant la maison des amants

La rose meurt en saluant
La lune fait la révérence
Et la nuit éclate en silence

FUGUE ROMANTIQUE

La route aux rideaux noirs
C'est la nuit qui nous pose
Elle est très jeune et des yeux noirs
La lune en croissant nous sépare

Sa main la mienne au bout le ciel
Et le viaduc marchant à pas feutrés de blanc
C'est une fugue en arc-en-ciel
De nuit, de chouette, à pas tremblant

Jeune en partance vers l'amour
Tiens mêlés tes yeux perdus nos yeux gelés
Au milieu de l'Univers nos ombres appelées
Sans souci de l'amour et du jour.

Adieu pays de notre enfance
Adieu Père Mère Adieu France
Petit pays du noisetier
J'aimais alors cette délivrance
Qui mourut dans un bénitier.
Ayant pris ton voile. Espérance.

SONNET PARESSEUX

De l'autre côté de la rue
Dans la fenêtre illuminée
L'ombre d'une femme accoudée
Projette une grande ombre nue

Sur le trottoir où je t'ai vue
Et combien de fois désirée
Quand tu passais ensoleillée
Sous une ombrelle disparue

Sous l'arbre flambant dans le soir
Comme un lustre dans ton miroir
Penché sur ta tête attentive

Sous la lune en tes yeux doublée
Comment saurais-je Inconsolée
De quel désir tu es captive

ÉNIGME QU'ON NE SAIT SUR QUEL PIED DANSER

En mil neuf cent vingt-deux j'avais vingt-deux ans
Et j'étais amoureux d'une femme fatale
Qui dans un manteau noir et rouge était très pâle
Au milieu d'un cercle charmé de jeunes gens

Au milieu d'un cercle parfait de cafés-crème
Madame X écoutait en rêvant des poèmes
Et des propos révolutionnaires et des
Maquereaux et des artistes et des pédés

Et bien que je connusse à peu près tout le monde
J'étais seul à ma table et de loin Madame X
Sur mes yeux chavirés appuyait son oeil fixe
Qui êtes-vous Que vouliez-vous que je réponde

Je regardais mon café-crème et j'étais triste
Et je pensais aux oiseaux sur la mer parce qu'elle
Avait des sourcils longs et fins en forme d'ailes
Et très bien soulignés d'un trait de crayon bistre

Elle était brune Un turban noir prenant sa tête
Comme deux mains gantées y fixait une aigrette
Tremblante avec un petit noeud papillon d'or
Et tout cela faisait très bien dans le décor.

Les caresses des yeux sont les plus adorables
Dit Auguste Angellier dans les anthologies
Et l'ange qui passait dans cette tabagie
En s'excusant le murmurait de table en table

Manège de regards que ses yeux animaient
Oh le joli manège où mon coeur résonnait
A chaque battement de ses lentes paupières
Comme le timbre frais des orgues limonaires

Manège qui dura huit jours puis s'arrêta
Brusquement le huitième ne laissant sur la piste
Que treize chaises et les mégots de Madame X
Évanouie comme le Nil dans son delta

Ah Garçon s'il vous plaît quelle était cette femme
Avec des yeux comme ça Et des sourcils qui planent
Un turban noir un manteau noir des cheveux noirs
Si belle Et qui prenait toujours un café noir

Je ne sais pas Monsieur Le Garçon ne sait pas
Reviendra-t-elle un jour ou l'autre Il ne sait pas
Avez-vous son adresse Ah non il ne l'a pas
Ses amis Ses amis ne la connaissaient pas

N'avoir que les regards de la femme qu'on aime
Et la perdre de vue Ah quel aveuglement
Trois mois plus tard j'étais devenu son amant

Dieu est grand et Paris résout tous les problèmes

POÈME EN FORME DE FEMME ET DE BATEAU

I

Ma queue s'ennuie au milieu de Belle-Ile
Les menhirs sont plus difficiles
Que les bateaux
Qui trouvent toujours très exactement tonnage à leur [pied]

O dundee Melusine
A ce sexe frisé de vagues
Je préfère le tien qui ressemble
A la trace dorée que laissent les amants
Qui se couchent dans les blés au soleil

II

Ma queue s'ennuie beaucoup au milieu de Belle-Ile
On dit pourtant que des diablasses
Sur les pierres plantées cherchent le Sacré-Coeur
Et s'y frottent le ventre en sortant de la messe

O dundee Melusine
Je préfère coucher sur ton ventre-misaine

La tête dans ton foc
Et chatouiller du gros orteil
Le signe de beauté qu'est ton ancre à la chaîne
Que de faire saigner les Belles-Insulaires
Dans les landes de Locmaria et de Bangor

III

Ma queue s'ennuie pourtant au milieu de Belle-Ile
Un yacht battant pavillon irlandais
Chargé de harpes de porcs et de jeunes filles
Me tenterait hélas si je pouvais bander
Mais dundee Melusine
A ces trois belles galonnées
Qui pissent par des braguettes de capitaine
Je préfère ton bord quand il m'a promené
Quand le rire appuyé de toute ta voilure
Tire ses trois bordées pour entrer dans le port
Et que les matelots amènent sans effort
Tes paupières et ta chevelure

IV

O capitaine du Melusine O maquereau
Tout l'équipage à fond de cale est chargé de chaînes
De homards et de crabes tourteaux chers à Ducasse
Et à Prunier
Je suis seul sur le langoustier
Et maintenant ô Melusine
Ma queue s'ennuie énormément au large énormément
Au large de Belle-Ile.

(Mai 1933)

CHANSONS

I

Elle porte un fardeau
Plus lourd que le désir
C'est un oiseau
C'est deux oiseaux
L'amour et l'avenir

Mon chat, mon chat vous êtes là
Galvaniquement sur mon pied
Mon pied sous Elle estropié
Décapité

III

L'oeil noisette de l'écureuil
Entre le soleil et l'écorce
De ton regard portait le deuil
Le chien s'est levé sur l'amorce
Puis il s'est couché sur le seuil

IV

Facile à dire mais difficile à saisir
Le passé le présent la mort et l'avenir.

V

- La mort? Pourquoi la mort?
Et pourquoi pas l'amour?
- L'amour hélas n'est que cheville.
- Et la mort?
- Une jeune fille.

CHANSONS 28

Le jaune pissenlit
La violette bleue
Me font pisser tous deux

L'un me le fait au lit
L'autre devant tes yeux
La couleur exerce son charme
Sur les reins que le coeur désarme

Bouquet fané Poudre Tisane
Violette qu'il faudrait violer
Pissenlit qui nourrit les ânes
Et les pauvres morts de ses pieds

Deux fleurs pour l'amour et la mort
Pour le désir et le remords

Que pissenlit je te préfère
Sphère de cils qu'un souffle aère
Et qui parachute le grain
D'une salade pour la faim



J'ai croisé dans l'escalier
De ma maison
Un homme en chapeau melon
Qui m'a poliment salué
En me demandant pardon
Faites donc lui dis-je
Et il chia sur mon paillason

*

La demoiselle du quatrième
Chapeauté comme un oiseau-lyre
Gantée comme la femme tronc
A des bas blonds comme une crème
Mais elle tient salon ma chère
Les seins à l'air
Et le cul en éveil
Près d'une grande harpe de vermeil

**

La rose en s'asseyant prit un livre et défit
Le corsage effeuillé qui cachait sa couronne
Vous la cachez comme elle
Mais votre main la donne
Comme Ariane au fil du lit.

SUR LES MÊMES MOTS

Chrysalide y croire C'est l'or
Si mon coeur change de décor
Papillon pâle du silence
Sur ta bouche mélancolique
Tes yeux filtrent le ciel unique
De caresse et de patience

Tes cheveux comme deux mains d'or
Qui caresseraient ce visage
Où ma patience a tous les torts

C'est là l'unique paysage
Où le soleil filtre voilette
Le blanc château de ton visage
Et la colline violette
Suspendue à ce médaillon
Incendie Soleil Vermillon

Un soir au bord de l'eau un peu avant l'orage
L'herbe est sage

Et l'oiseau

Et ton patient message ²⁹.

NOTES

1. *Le Faune noir* : Plaquette tirée à deux cents exemplaires numérotés, dont cinq sur papier de Hollande, planche hors texte de Segogne, imprimée chez Lhen, 22, rue du Four, Paris. Paradoxalement, Roger Vitrac n'en possédait aucun exemplaire. C'est grâce à l'obligeance de M. Jean Puyaubert que nous pouvons reproduire ici ces poèmes de jeunesse.

2. *Quatrains* : Poème paru dans *Aventure*, n° 2, décembre 1921, pp. 13 à 15, orné de bois de Jean Dubuffet.

3. *Pecu-Asie* : Paru dans *Littérature*, nouvelle série, 1^{er} février-1^{er} mars 1923, pp. 18 à 20.

4. *Migraine* : Les trois poèmes suivants ont paru sous ce titre général dans *Littérature*, nouvelle série, n^{os}

5. *Migraine* (à suivre) : Le manuscrit conservé à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet révèle deux erreurs de lecture : *sol* au lieu de *dol* et *sol* ensuite au lieu de *Sol*.

6. *La Faim* : Or [au-dessus de nous] a été sauté dans l'édition de *Littérature*.

7. *Prière à Saint-Pol-Roux* : Publié dans *Les Nouvelles littéraires* du 9 mai 1925, en hommage rendu par les Sur-réalistes au « Magnifique ».

8. Tout ce qui précède avait été omis par Roger Vitrac dans l'édition de ses poèmes qu'il avait préparée avant sa mort. Nous pensons qu'il s'agissait d'un oubli, le poète, à la suite de divers déplacements, n'ayant plus ni manuscrits ni copies, comme en témoigne une lettre adressée à Jacques Doucet dans laquelle il demande au collectionneur de lui communiquer son propre manuscrit *d'Entrée libre* afin d'en prendre copie.

9. *Humoristiques* : Plaquette de 57 pages parue dans la collection « Une oeuvre, un portrait ». Page de titre :

Roger Vitrac / Humoristiques / avec un portrait de l'auteur par / Alberto Savinio / gravé sur bois par / G. Aubert.

NOTES

Éditions / de la Nouvelle Revue Française / Paris, 3, rue de Grenelle, 1927.

Justification de tirage : six cent quatre-vingt-treize exemplaires sur vélin simili cuve des papeteries Navarre (dont quatre-vingt-treize hors commerce, numérotés de I à XCIII, et six cents numérotés de 1 à 600) et seize exemplaires sur vieux japon teinté, dont quinze marqués de A à O, et un exemplaire hors commerce imprimé au nom de l'auteur, accompagnés d'une épreuve à grandes marges, sur vieux japon teinté à la forme, numérotée et signée par l'artiste.

10. *Le Suicidé fameux* : Paru dans *La Revue européenne*, 1^{er} août 1924, pp. 66 à 73.

11. Les deux derniers vers, figurant dans *La Revue européenne*, ont été sautés dans la publication en recueil.

12. *La Barrière en feu* : Paru dans *Les Feuilles libres*, n° 41, octobre-novembre 1925, pp. 311 à 315.

13. *Vertèbres de la Mer* : Paru dans *Les Feuilles libres*, n° 44, novembre-décembre 1926, pp. 74 à 77.

14. *Cruautés de la Nuit* : Plaquette in-16 de 63 pages parue dans la collection « Poètes ». Page de titre :

Roger Vitrac / Cruautés de la Nuit / Edition ornée d'un portrait de Georges de Chirico / Les Cahiers du Sud / Marseille, 10, quai du Canal / MCMXXVII.

Justification du tirage : 532 exemplaires tous numérotés et ainsi décomposés : II exemplaires sur Madagascar numérotés de I à XI, 21 exemplaires sur Hollande de Rives numérotés de I à XXI, et 500 exemplaires numérotés de 22 à 522.

15. Ce bref poème apparaît sous le nom de « fable » dans *Les Mystères de l'Amour* (acte II, 1^{er} tableau), drame surréaliste édité en 1924 à la Librairie Gallimard.

16. Ces deux vers :

*Dans la forêt incendiée
les lions étaient frais*

ont été cités, avant la publication du poème, par André Breton dans le *Premier Manifeste du surréalisme*.

« Le cousu, c'est moi », note Roger Vitrac.

17. Ici s'arrêtait le poème dans l'édition originale. Roger Vitrac intercala les sept strophes suivantes pour l'édition complète de ses poésies. La *suite et fin* est datée du [3 décembre] (rayé) 1925.

18. *La Lanterne noire* : n'avait jamais été publiée précédemment. Titre primitif (biffé) : *Poèmes selon l'Astral*.

19. *Consuella* : Ouvrage poétique annoncé en préparation par l'auteur qui n'a publié que ce fragment dans *La Révolution surréaliste*, n° XI, 1928.

20. *Parisiana* avait-elle bien sa place ici ? Mais cet apologue, paru dans *Le Phare de Neuilly*, n° I (sans date, vers 1930), est tellement caractéristique !

21. Cet hommage à Picasso a paru dans *Documents*, deuxième année, n° 3, 1930, pp. 127-128.

22. *Démarches d'un poème* a paru dans *La Courte Paille* du 15 décembre 1931, pp. 97 à 102. Dédicace rajoutée après la publication.

23. *Poèmes délirants* : Titre de l'auteur, regroupant ses poèmes inédits dont *Conjuration*, *La Poésie triste refuge*, *Les Jours heureux*, *Espace et Temps mêlés*, *Portrait de l'île Madame*, *Poème en forme de femme et de bateau*, *Énigme qu'on ne sait sur quel pied danser*, *Chansons* et *Sur les mêmes mots*, ont paru dans *L'Arbalète*, n° 18, été 1948.

24. *La Promeneuse*, *Printemps triste*, *Onanisme*, *Un nuage passe*, *Angoisse*, *C'est physique*, *Mauvaise Saison*, *Chanson*, *Fugue romantique* et *Sonnet paresseux* sont publiés ici pour la première fois.

25. *Espace et Temps mêlés* : Publié d'abord dans *Les Cahiers du Sud*, juillet 1933, pp. 4⁸⁹⁻⁴⁹⁰, repris dans *L'Arbalète*. *op. cit.*

26. « Triste refuge » est sans points de suspension dans *L'Arbalète*. « Encor » au troisième quatrain y était orthographié avec un e.

27. *Le Voyageur assis* a paru dans *Variétés*, 2^e année, n° 12, 15 avril 1930, sous cette forme :

(Poème à dire)

(Lentement et en détachant les syllabes)
*Cet oeil fixe sur la braise
D'un homme le journal à la main
Qui partira me pèse*

*Il n'y a qu'un oeil qui me plaise
L'oeil du chien.*

(Tragique)
*Que veut-il (un temps) l'homme? — Qu'on le trouble!
Il répond (crié) : Arthur!*

(Lyrique)
*La pensée tourmente des mouches
Et la valise énigmatique sur le mur*

(Avec éclat)
Le voyageur assis me touche

(Restrictif et en confidence)
Vous dites bien. J'entends Azur.

(Mouvementé)
*Eh! la prairie où la fonte tourne
La prairie tourne à fond de train*

(Avec colère)
*Le voyageur montre le poing
Éclatant soudain. Quelle fourche*

(Tristement)
*Elisa, dit-il. Elle est seule
Et le train part comme une meule*

(Écho)
Elizabeth.

(Lyrique)
*O duvet soufflé d'un cageot
Pigeon charbonneux de l'attente*

(Simple)
*Le voyageur assis a chaud
Et la plume aussi le tourmente*

(Crié)
Ouvre ton couteau.

(Rythmé uniformément)
*Ouvre ton couteau ouvre ton couteau
Ouvre ton couteau — Arthur!*

(Avec douleur)
Elisa, dit-il. Elisa, dit-il

(Changement de voix)
Vous dites bien j'entends l'Azur

(Nettement)

É-Li-sa-beau.

28. *Chansons* : Ces poèmes ont été publiés dans *L'Ar-balète*, *op. cit.*

29. *Sur les mêmes mots* : Manuscrit daté (biffé) 20 juillet 1948.

PRÉFACE D' HENRI BÉHAR	7
LE FAUNE NOIR	11
<i>Jeune apprenti...</i>	13
<i>je fus cet enfant-là.</i>	14
<i>Le faune noir.</i>	16
<i>Mes dents se sont fleuries...</i>	18
<i>Ce vitrail qui mourait...</i>	20
<i>Elle serait ouverte sur le parc.</i>	21
<i>Au bruit des feuilles.</i>	22
<i>Désenchantement.</i>	23
QUATRAINS	25
PEAU-ASIE	29
MIGRAINE	35
<i>Amour, jeu de pavés.</i>	37
<i>Migraine.</i>	38
<i>La faim.</i>	39
PRIÈRE A SAINT-POL-ROUX	41
HUMORISTIQUES	45
<i>Le suicidé fameux.</i>	47
<i>La comète d'ombre.</i>	55
<i>La barrière en feu.</i>	60
<i>Vertèbres de la mer.</i>	65
CRUAUTÉS DE LA NUIT	69
I.	71
<i>Femme.</i>	72
<i>Intérieur.</i>	73

<i>Mort.</i>	74
<i>L'heure.</i>	75
<i>Théâtre.</i>	76
<i>Pardon.</i>	77
<i>Rire.</i>	78
<i>Croix.</i>	79
<i>Hôtel.</i>	80
<i>Dormir...</i>	81
II.	82
III.	88
<i>L'étoile du matin.</i>	89
<i>Aveugle et nu.</i>	91
<i>Sous la terre.</i>	92
<i>Le cheval noir.</i>	
<i>Nuée.</i>	94
<i>Une bête monte de la mer.</i>	96
<i>Le trône de l'agneau.</i>	97
<i>(Suite et fin)</i>	98
LA LANTERNE NOIRE	
<i>L'abord.</i>	106
<i>Les pourris.</i>	
<i>Madrigal.</i>	109
<i>Gloire.</i>	110
<i>Oracle.</i>	111
<i>Décollation.</i>	112
<i>Évangile.</i>	113
<i>Amnésie.</i>	^^5
<i>L'échelle de pierre.</i>	^^7
<i>Ville ouverte.</i>	^^9
<i>Théâtre.</i>	120
<i>Majeur.</i>	123
<i>Nuage.</i>	124
<i>Norme.</i>	126
<i>Ligne blanche.</i>	128
<i>Talismans.</i>	129
<i>Invitation à la valse.</i>	130
X	131
<i>Parure.</i>	133

<i>Un homme.</i>	134
<i>Dôme.</i>	136
<i>Anneau.</i>	138
<i>Les bienfaits de l'ombre.</i>	139
CONSUELLA	141
PARISIANA	149
HUMORAGE A PICASSO	157
DÉMARCHES D'UN POÈME	161
POÈMES DÉLIRANTS	171
<i>Conjuration.</i>	173
<i>Les jours heureux.</i>	175
<i>La promeneuse.</i>	177
<i>Espace et temps mêlés.</i>	179
<i>La poésie, triste refuge...</i>	183
<i>Le voyageur assis.</i>	185
<i>Onanisme.</i>	187
<i>Portrait del île Madame.</i>	188
<i>Printemps triste.</i>	189
101 <i>Un nuage passe...</i>	191
<i>Angoisse.</i>	193
108 <i>C'est physique.</i>	195
<i>Mauvaise saison.</i>	197
<i>Chanson.</i>	198
<i>Fugue romantique.</i>	199
<i>Sonnet paresseux.</i>	200
<i>Énigme qu'on ne sait sur quel pied danser.</i>	201
<i>Poème en forme de femme et de bateau.</i>	203
<i>Chansons.</i>	205
<i>Chansons.</i>	207
<i>Sur les mêmes mots.</i>	209
NOTES	211

*Cet ouvrage,
composé en Plantin corps 10,
achevé d'imprimer le 26 novembre 1964
sur les presses de l'Imprimerie Floch à Mayenne,
a été tiré
à trois mille deux cent quatre-vingt-un exemplaires,
savoir :
trente et un exemplaires
sur vélin pur fil Lafuma-Navarre
numérotés de I à 31
et trois mille deux cent cinquante exemplaires
sur vélin ivoiré des papeteries Grillet et Féau
dont trois mille exemplaires
numérotés de 32 à 3 031
et deux cent cinquante exemplaires,
hors commerce,
numérotés de 3 032 à 3 281.*

DU MÊME AUTEUR

717'

LES MYSTÈRES DE L'AMOUR.

CONNAISSANCE DE LA MORT.

HUMORISTIQUES.

GEORGES DE CHIRICO.

JACQUES LIPCHITZ.

THEATRE I [Victor ou les enfants au pouvoir - Le Coup
de Trafalgar - Le Camelot].

THEATRE II [Les Mystères de l'amour - Les Demoiselles
du large - Le Loup-garou].

THEATRE III [Le Peintre - Mademoiselle piège - Entrée
libre - Poison - L'Éphémère - La Bagarre - Médor].

THEATRE IV [La Croisière oubliée - Le Sabre de mon
père - Le Condamné].

EXEMPLAIRE

*Dépôt légal : 4^e trimestre 1964. N° d'édition : 10692,
Imprimé en France.
(6232)*